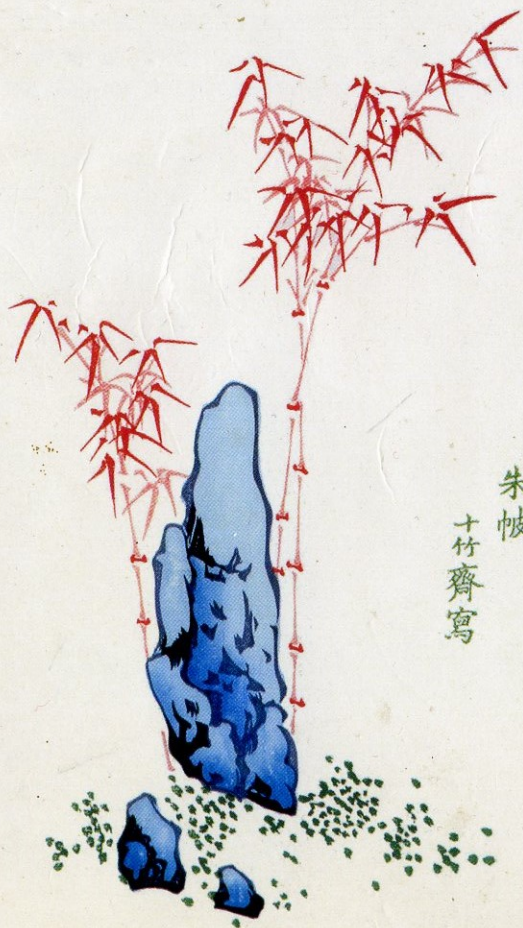


DANIEL ODIER

Chan & Zen

Le jardin des iconoclastes



朱帔
十竹齋寫

Aux sources du Zen japonais se trouve le Chan, apparu en Chine au V^e siècle. Loin des idées reçues sur le «dépouillement» et la «sérénité», le Chan est une forme de bouddhisme originale et parfois même iconoclaste. A l'opposé des approches rigides de certaines doctrines, il invite au contraire à embrasser le monde pour le connaître tel qu'il est, et ainsi parvenir à le comprendre dans la richesse de sa diversité. A travers la citation et l'analyse de textes historiques, des entretiens très accessibles ou des poèmes, Daniel Odier, maître Chan, s'attache à faire comprendre l'esprit et les méthodes de cette voie singulière et enrichissante.

.

DANIEL ODIER

CHAN & ZEN

Le jardin
des iconoclastes

LES ÉDITIONS DU RELIÉ

*À l'intérieur même de cette lumière,
il y a l'obscurité,
mais ne la pénètre pas en tant que telle.
À l'intérieur même de l'obscurité,
il y a la lumière,
mais ne la rencontre pas comme lumière.*

Shitou

TABLE

Introduction.....	6
L'épée de diamant.....	11
La liberté innée	18
Le jardin sans forme.....	34
Retour à la source lumineuse	42
L'inconnaissance saisit l'essentiel	49
Pas de Bouddha en dehors du cœur	61
Contenir l'ordinaire et nourrir le sacré.....	67
Ne trancher ni les émotions, ni les sensations, ni les passions.....	71
Le vagabondage infini.....	77
Un art de vivre	84
La non-pensée	87
Le droit d'être vivant	93
La pratique de l'illumination silencieuse	97
Le sujet connaissant est un voleur !	102
Faire face à celui qui a peur de ne pas savoir.....	119
Notes	121

Je tiens à rendre hommage à Ming Qi Sifu¹ qui m'a accueilli, guidé et présenté à son propre maître, Jing Hui Sifu, héritier du dharma du Grand Xu Yun, Nuage Vide. Grâce à elle, j'ai reçu la transmission de la lignée de Zhaozhou au monastère de Bailin, en Chine. Je tiens également à remercier l'abbé de ce monastère, Ming Hai Sifu, qui a facilité et soutenu mes séjours au monastère de Zhaozhou. J'adresse enfin toute ma reconnaissance à mon maître Jing Hui Sifu qui m'a transmis la lignée de Zhaozhou et donné le nom de Ming Qing Sifu.

1 Sifu : maître.

Introduction

Voir votre propre nature est le Chan

Il n'y a dans le Chan (Zen chinois¹) qu'une seule base à la terre du cœur, qu'une seule pratique, qu'une seule réalisation. Le Chan est centré sur l'idée que tous les êtres ont la nature de Bouddha, que tout le cosmos a la nature de Bouddha et qu'il suffit de la voir un instant pour être libéré. Toute la pratique gravite autour de cette réalisation. C'est la voie la plus immédiate qui soit, la plus dépouillée, la plus réaliste.

En atteignant l'éveil, le Bouddha a posé la pierre angulaire de la voie en proclamant que tous les êtres avaient atteint l'éveil avec lui. Notre nature innée étant ainsi posée, un éclair de pénétration et nous sommes devenu un bouddha.

Le Chan relie sa tradition au Bouddha historique, qui lors d'une triple transmission a désigné Mahakashyapa comme le successeur de cette manière de transmettre l'essence du bouddhisme, hors des textes canoniques, hors de l'adhésion à toute croyance, à tout concept, par le jeu direct du maître et du disciple.

La tradition chinoise a laissé un grand nombre d'enseignements directs des plus grands maîtres de la dynastie Tang (618-907), dont Zhaozhou (Joshu en japonais), l'ancêtre de notre lignée, est l'une des figures les plus marquantes et Xu Yun, Nuage Vide, la continuation de cet esprit au xx^e siècle. Xu Yun a vécu cent vingt ans, comme Zhaozhou. Il a connu tous les grands bouleversements de la Chine et, avec une ardeur unique, il a transmis l'authentique esprit des fondateurs du Chan, rénové de nombreux monastères en ruine et redonné à la pratique toute la vigueur des grandes figures de la dynastie Tang et de celles qui ont suivi. Il fut le maître de Jing Hui, mon propre maître.

Aujourd'hui encore, malgré la grande popularité du Zen, l'approche merveilleusement iconoclaste de ces maîtres est mal connue des pratiquants. Découvrir la dynamique âpre, subtile, poétique et créative des ancêtres du Chan est la meilleure manière de redonner au bouddhisme la tonicité incroyable de l'approche chinoise magnifiquement saisie par Dôgen qui la transmet au Japon.

Tous les pratiquants du Zen connaissent l'histoire de la fleur montrée par le Bouddha à l'assemblée des moines et le sourire de Mahakashyapa. Ce geste est considéré par la légende qui apparut sous la dynastie Song au x^e siècle comme fondateur de la transmission, mais ce n'était en fait que la deuxième transmission.

Mahakashyapa était un laïc et l'un des plus anciens disciples du Bouddha, et ce n'est qu'à l'âge de quatre-vingts ans qu'il demanda l'ordination. Dans les monastères, ce n'est pas l'âge qui compte,

mais la date d'ordination, et les plus anciens prennent place à proximité du maître. Selon cette stricte discipline, Mahakashyapa devait donc s'asseoir avec les moines fraîchement ordonnés, au fond de la salle. Un jour où le Bouddha allait enseigner et que tous les moines avaient pris leur place en fonction de leur ancienneté, face au Bouddha, le maître demeura silencieux. Mahakashyapa entra enfin et, sans la moindre hésitation, alla s'asseoir non pas au premier rang avec les moines les plus anciens, mais à côté du Bouddha, déclenchant la désapprobation et la colère des moines ainsi que le sourire du Bouddha qui reconnut d'emblée ce geste comme un témoignage de leur identité absolue. Ce fut la première transmission cœur à cœur.

Après l'épisode de la fleur, qui était une sorte de reconnaissance de la première transmission, il y eut une transmission finale. A la mort du Bouddha, Mahakashyapa était absent. On l'envoya chercher. La chaleur hâtait la décomposition du corps du Bouddha enfermé dans un cercueil recouvert de feuilles d'or, offert par de riches donateurs, et posé sur une haute pile de bois de santal, prêt pour la crémation. Alors que tous les disciples attendaient Mahakashyapa, celui-ci n'apparut qu'au septième jour et, sans un mot, commença une lente circumambulation autour du bûcher funéraire. Soudain, on entendit une explosion et, sidérés, les disciples virent les pieds du Bouddha qui venaient de défoncer l'extrémité du cercueil et en émergeaient dans un dernier hommage à la nature innée, sans naissance et sans mort.

C'est cette nature innée, le grand Soi comme l'appelait Asanga, qui est le cœur de notre approche

et tous les gestes, tous les cris, tous les silences, toutes les attitudes des maîtres chan sont uniquement destinés à nous reconduire à cette source. Rien à chercher au dehors, pas de pratique compliquée. L'assise. Pas n'importe quelle assise, comme nous le verrons plus loin, mais l'assise fondamentale du corps qui contient le cosmos. Le Chan n'explique pas, il montre par mille moyens habiles la voie du retour au cœur qui est l'éveil illimité de tous les êtres et de toute la création.

Zibo était un maître de la dynastie Ming (xvi^e siècle), proche du poète Hanshan² qui nous a laissé un bouleversant témoignage sur leur amitié : « Nous sommes restés dans un jardin de la capitale de l'Ouest, conversant pendant quarante jours sans jamais fermer les yeux. Ce fut vraiment l'événement le plus heureux de ma vie³. » Zibo, plus tard battu à mort par ses geôliers pour avoir écrit un libelle contre l'empereur, exprime magnifiquement la vision chinoise du bouddhisme : « Avec l'esprit un et non né, être et non-être ne sont pas en opposition, encore moins y a-t-il un sujet qui perçoit. Ainsi, lorsque l'esprit un est né, les six facultés des sens sont offertes. Il est impossible d'entrer dans l'illumination en les abandonnant. [...] Alors toutes choses sont la manifestation de large langue du Tathagata (symbole de l'universalité des enseignements de l'illumination): chansons tristes, émotions profondes, serments et réprimandes, forêts dévastées et arbres de beauté, robes et coiffes, rites et musique, percussions et flûtes, boire, manger, faire l'amour, vérité et mensonges, bien et mal, le choc des armes, la danse rituelle, les forêts profondes, les places bruyantes des villes⁴. »

*Je voudrais t'offrir quelque chose
Pour t'aider, mais dans le Zen,
Nous n'avons pas la moindre chose !*

Ikkyu⁵

L'épée de diamant

L'adhésion au bouddhisme passe par le simple engagement qu'on appelle « la prise de refuge ». C'est le premier acte bouddhique :

*Je prends refuge en le Bouddha
Je prends refuge en le Dharma
Je prends refuge en la Sangha.*

Nous ajoutons, ce qui est essentiel et va droit au cœur de l'enseignement :

Je prends refuge en le Triple Joyau en moi-même.

Toute la compréhension du Chan s'illustre à partir de cet engagement qui peut être vu comme un acte formel ou comme l'espace en lequel toute fixité trouve sa dissolution.

Qu'est-ce que le Bouddha ?

Le Bouddha a toujours enseigné en fonction de son auditoire. Il peut aller de la pensée la plus formelle à l'infini mouvement cosmique que l'on trouve exprimé dans *l'Avatamsaka Sutra*⁶, un sommet de lyrisme, d'imagination poétique et de vision infinie. Traditionnellement, ce sūtra qui fait plus de mille pages est considéré comme le premier

enseignement du Bouddha après son illumination. L'a-t-il adressé au ciel ? On pourrait le croire. On dit aussi que personne n'entendit ce message infini qui affirme la liberté et l'éveil de toute la création, et que chaque objet est à la fois image et reflet de la totalité. Le Bouddha aurait alors décidé d'exposer l'enseignement d'une manière plus simple, plus progressive, plus raisonnable, pour que les êtres de toute condition puissent le suivre jusqu'à la fusion de la dualité dans l'Un qui disparaît à son tour.

L'*Avatamsaka*, ou sūtra de l'Ornementation fleurie, dit clairement ce qu'est le Bouddha :

« Ne voyez pas le Bouddha dans un phénomène, un événement, un territoire ou un être. Voyez le Bouddha en toute chose. » Et Yunmen, désignant son bâton, s'exclame :

« Tout le canon bouddhique se trouve au sommet de mon bâton ! » Comment entendre cet enseignement ? Yunmen poursuit :

« Tous les sons sont la voix du Bouddha, toutes les formes sont la forme du Bouddha. »

Pourtant, si le Bouddha avait une forme, ce ne serait plus le Bouddha, si le Bouddha résidait en quoi que ce soit, ce ne serait plus le Bouddha. Le Bouddha est partout puisqu'il n'est nulle part. Insaisissable, il se dérobe à toute prise et à toute compréhension puisqu'il est notre propre essence.

*Abandonne l'idée de toi et des autres,
Du gain et de la perte,
Du bien et du mal,
Du Bouddha et du bouddhisme
Ainsi que les mystères et les*

merveilles.

Dès que tu lâches la fixité,

Ton corps et ton esprit

Deviennent spontanés et légers,

Absolument limpides intérieurement

et extérieurement.

*Alors ton cœur est pur à tout
moment*

Et tu touches à la liberté !

Tu marches dans l'infini

Sans ancrage et sans prise,

Dans un éclair de pénétration⁷.

Cette approche définie par Ying-an nous permet d'être Un avec les choses dans une grande spatialité émotionnelle. Elle va dans le sens de la déclaration de Linji [Lin-tji] : « Si vous rencontrez le Bouddha, tuez-le ! » C'est l'approche la plus simple et la plus directe. Prendre refuge en le Bouddha, c'est ne s'accrocher à rien vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il suffit de se tourner « vers l'Océan de notre propre essence et développer un accord pratique avec notre propre nature », dit Yangshan. Alors, « l'action et le repos de ceux qui ont atteint le Chan est comme le flux des nuages dans l'espace, sans conscience de soi, comme la pleine lune qui illumine tout ». Tout est alors le Bouddha, tout est alors le Chan.

Lorsque vous passez ce cap de compréhension, personne ne peut vous fixer dans une adhésion à quoi que ce soit. Le dogme et le concept balayés, vous êtes libres et spacieux, authentiques et simples, indépendants et créatifs. La pureté et l'impureté n'ont

plus de sens. La pleine conscience ne s'oppose plus à la grâce de l'inconscience, les idées se consomment comme des flocons de neige sur un fourneau brûlant.

« Si vous voulez être libre, connaissez votre propre Soi. Il n'a ni forme ni apparence, ni racines ni base, il n'a pas de demeure mais il est bouillonnant de vie », dit Linji. « Pour ceux qui comprennent la Voie, tout est la Voie. Ce pouvoir est infini⁸ ! » dit Foyan.

Qu'est-ce que le dharma ? Le mot peut avoir deux sens : l'enseignement du Bouddha, des Patriarches et des Maîtres, un sens plus vaste qui indique l'ensemble des lois cosmiques. Mais supposer que l'univers est régi par des « lois » ne serait-il pas l'ultime attachement romantique au religieux ? Alors risquons un troisième sens au mot *dharma* et disons qu'il pourrait aussi bien être le chaos cosmique. Y a-t-il une différence entre l'ordre et le chaos ? L'ordre ne serait-il pas un chaos auquel on tente de donner du sens et le chaos, un ordre, une fulgurance dont le sens nous échappe ?

Un moine demande à Zhaozhou : « Le dharma n'est pas un dharma spécifique, qu'est-ce que c'est ?

— Rien dehors, rien dedans, rien dedans, rien dehors.

— Quelle est la porte du dharma de l'esprit ?

— Les exemples du passé et du présent⁹. »

Yunmen rejoint Zhaozhou en affirmant : « Le dharma est à la racine un enseignement sans objet. » Il va plus loin en disant : « Ce qu'on appelle le dharma du Bouddha n'a jamais été exprimé en mots. S'il l'avait été, ce ne serait qu'étaler de la merde et de

la pisse. »

Alors, si le dharma n'a pas été exprimé en mots par aucun Bouddha, aucun Patriarche, aucun Maître, où le trouvons-nous ? Dans l'essence même de notre cœur, esprit qui ne s'attachant à aucune forme vagabonde, libre, dans l'espace infini. C'est ce qu'il faut entendre lorsque Huangbo [Huang-po] affirme : « Il n'y a pas de maître chan mais je ne dis pas qu'il n'y a pas de Chan. » Et le Sutra de la Mahaprajnaparamita dit clairement que s'il y a la moindre adhésion à un dharma, il est impossible d'atteindre l'autre rive. Mais atteindre l'autre rive est encore un piège. Il n'y a pas d'autre rive, pas de fleuve à traverser, car nous sommes l'union des deux rives à chaque instant de présence. Le Sûtra du Diamant l'exprime clairement lorsqu'il dit que la vraie conscience ne naît que de la conscience elle-même et ne peut s'appuyer sur rien d'autre. Il y est dit aussi que le nirvâna est une autre manière de voir la réalité. Enfin, tous les dharmas sont vides, car nous utilisons la notion de vacuité ou d'espace pour détruire la croyance en une réalité absolue, et nous utilisons ensuite la beauté infinie de la réalité pour détruire la notion d'un vide absolu. C'est la raison pour laquelle je préfère le mot « espace », car il pose clairement le fait que la vacuité et le réel sont un.

L'espace contient toute chose, les étoiles, les planètes, la beauté, les émotions, la violence, l'équilibre, la destruction et l'harmonie.

Qu'est-ce que la sangha ? À l'origine, la communauté des moines et des nonnes, puis la communauté bouddhique tout entière. Mais si je suis

la totalité, s'il n'y a ni moi-même, ni les autres, la sangha perd toute caractéristique et chaque être humain, chaque animal, chaque plante, chaque atome de matière est la sangha. N'ayant plus de résidence, le concept du Moi se dissout comme un nuage dans l'espace. Alors la conclusion : « Je prends refuge en le Triple Joyau, en moi-même », est bien l'aboutissement d'un refuge qui n'a ni caractéristique, ni lieu, ni objet. Prendre refuge, c'est se dissoudre en toute chose et voir toute chose comme la manifestation de notre propre essence de Bouddha.

Le Bouddha n'est pas localisable, le dharma est silencieux, la sangha est la totalité des mondes. Etre bouddhiste, c'est entrer de plain-pied dans l'indifférencié, l'absence de marque, l'identité avec tous les êtres et tous les objets ; ressentir cette unité, c'est être éveillé à la nature absolue de l'être, c'est oublier le bouddhisme. Comme le disait mon grand maître, Xu Yun, Nuage Vide : « Si pendant une seconde vous faites l'expérience du non-né, les portes du dharma exposé par le Bouddha sont superflues. »

Alors, prendre refuge n'est pas un acte formel, c'est une prise de conscience. C'est la raison pour laquelle je n'encourage pas mes élèves à prendre refuge ou à prononcer des vœux prématurément, mais uniquement à pratiquer et à trouver dans cette seule forme l'absence de toute forme. En abolissant les formes, l'essence surgit et l'identité se manifeste.

*Ma route se situe au-delà de l'azur,
là où les nuages n'ont plus de lieu où errer.
Au monde il existe un arbre sans racines ;
telle une feuille morte, que le vent m'y ramène.*

Sushan Kuangren¹⁰ (X^e siècle)

La liberté innée

— *Si j'ai bien compris votre enseignement, vous semblez vous démarquer radicalement de ce que je serais tenté d'appeler la névrose bouddhique, comme Michel Onfray a parlé dans ses cours de philosophie de « névrose chrétienne ». S'il y a une névrose bouddhique, comment la définiriez-vous ?*

— Comme le poids du religieux qui insidieusement, sur des siècles et des millénaires, tend à obscurcir le message iconoclaste des maîtres du Chan chinois, marqué par une absence de formalisme grandiose. Ces tigres du dharma vivaient dans de petites communautés d'êtres extrêmement libres à une époque où la règle religieuse, en Chine, n'avait pas encore été édictée. Influencés par le taoïsme que beaucoup avaient pratiqué, ils avaient du bouddhisme une conception cosmique, profondément reliée à la nature, à la beauté, à *l'art*. Rien de puritain dans leur approche. Ils se démarquaient complètement du bouddhisme indien et de son strict moralisme qui visait à éteindre la sensorialité et considérait les arts comme contraires à la voie. Les Chinois chantaient en de merveilleux poèmes la beauté des monts isolés dans lesquels ils vivaient. Ils jouaient de la flûte ou du luth, ils étaient peintres ou calligraphes, appréciaient les métiers les plus

simples, qui parfois leur permettaient de subsister, car ils étaient peu enclins à la mendicité, ils faisaient des banquets frugaux sous la lune en compagnie d'autres ermites, ils dérivaien sur une barque dans la plus profonde extase, ils s'autorisaient à chanter la mélancolie, la solitude, la tristesse des longs hivers, l'amour, l'émotion, l'amitié, le désir et le frémissement de toute la création :

*Depuis toujours je suis resté à méditer
sur le Mont Froid
Et ainsi s'écoulèrent une trentaine.
Hier des amis chers vinrent me visiter,
Plus de la moitié sont aux Sources Jaunes.
Peu à peu tout s'efface et la bougie s'éteint.
La rivière suit son cours et disparaît au loin.
Ce matin je regarde mon ombre
solitaire Et malgré moi deux larmes
descendent sur mes joues".*

Hanshan (vii^e siècle).

Au lieu de nier les sens, ils les plaçaient dans l'espace absolu de l'essence du cœur/esprit et ne voyaient nulle offense dans le fait d'être profondément humain. C'est ce qui touche dans leurs écrits, il n'y a ni le masque du renoncement, ni la crainte du domaine sensoriel, ni l'hypocrisie religieuse. Ils fluent dans une mobilité non conditionnée et rejoignent en cela l'idéal taoïste. Ils vivent sans contrainte et rien ne peut interrompre leur fluidité. Ils ont abandonné l'idée même du Bouddha

et du bouddhisme tant leur compréhension est vaste. Ce sont des tigres ! Comme le dira l'un d'eux à un jeune maître qui n'avait pas encore tout compris : « Ne te cache pas dans l'éveil ! »

Pang, un disciple laïque et éveillé de Mazu et Shitou, avait ce sens de la liberté. Lorsqu'on lui offrit de prendre la robe de moine, il répondit : « Je reste un laïc et je fais ce qu'il me plaît. »

Fu Dashi, un maître laïque du sixième siècle admiré par Yunmen, écrivit : « La rivière de la méditation suit le courant, pourtant elle est paisible. L'eau du *samadhi* va avec les vagues mais elle reste limpide. »

C'est cette vitalité du Chan qui aujourd'hui encore indispose les tenants d'un bouddhisme plus formaté et conforme à notre moralisme judéo-chrétien qui abhorre le spontané. Les maîtres chan n'avaient pas d'image idéale à préserver et une grande partie des problèmes et des scandales qui émeuvent les communautés bouddhistes occidentales vient de cette conception étroite et moralisante.

Les maîtres chan vénèrent le Sûtra de Vimalakirti, sans doute le plus iconoclaste de tous les sûtras qui expose l'enseignement d'un laïc, Vimalakirti, contemporain du Bouddha, qui défait tour à tour les grands bodhisattvas. Ce texte, traduit par les Chinois dès le iii^e siècle de notre ère, eut une profonde influence. Il est par excellence la proclamation de la liberté infinie du bodhisattva et détruit une à une toute idée étreinte exposée par les plus grands disciples du Bouddha : « Il [le bodhisattva] emprunte la voie des mondes de la forme et du sans-forme, mais ne la tient pas pour sublime. Il simule la

cupidité mais rien ne lui est plus éloigné que la souillure de l'attachement. Il se montre en colère mais jamais la colère ne l'oppose à un être. Il simule l'ignorance mais, en toute sagesse et connaissance, il contrôle son esprit. Il peut paraître avare mais, ayant renoncé à toute possession intérieure et extérieure, il ne lésine jamais sur sa personne et va jusqu'à risquer sa vie. Il fait semblant de violer les interdits mais, s'étant établi dans la pureté de la discipline, il n'est jusqu'au plus petit méfait qu'il ne redoute au plus haut point. Il peut sembler hors de soi mais il reste toujours patient et bienveillant. Il semble s'adonner à la paresse mais s'exerce diligemment aux mérites. Il fait semblant d'être confus mais sa pensée reste toujours concentrée. Il fait semblant d'être bête mais sa connaissance englobe les choses mondaines et transmondaines. Il peut sembler hypocrite mais sa maîtrise des méthodes habiles est en tout conforme au sens des écritures. Il peut se montrer arrogant mais il agit comme un pont pour les êtres. Il se montre en prise avec les émotions négatives mais son esprit reste pur à jamais. Il semble suivre les voies de Mara mais, en accord avec la sagesse du Bouddha, il ne succombe à aucune voie extérieure. Il fait semblant de pratiquer comme un auditeur mais il enseigne des choses inouïes à l'intention de tous les êtres. Il se manifeste comme un bouddha par soi mais, parvenu à l'accomplissement de la grande compassion, il instruit tous les êtres. Il se manifeste comme un pauvre, mais du trésor de ses mains jaillissent d'inépuisables mérites. Il renaît chez les infirmes, mais son corps se pare de toutes les marques de beauté des bouddhas. Il apparaît dans les franges les

plus basses de la société, mais réunit toutes les qualités propres à la famille des Éveillés. Il renaît parmi les monstres mais, beau comme Nârâyana, tous les êtres aiment le contempler. Il peut sembler vieux et malade mais, à jamais tranchant le mal à la racine, il transcende la peur de la mort. Il peut sembler riche et âpre au gain mais, en permanence conscient de l'impermanence, il n'éprouve en fait la moindre convoitise. Il semble avoir une épouse, des concubines et d'autres compagnes mais sans cesse il jouit de s'être absolument éloigné de la fange des objets du désir. Il se manifeste comme un idiot parlant avec difficulté mais, à la cime de l'éloquence la plus parfaite, jamais ne lui échappe l'universel contrôle de la *dhâranî*. On le voit passer des gués vicieux, mais en les redressant il sauve tous les êtres. Il se montre enclin à toutes les voies pour mieux en trancher tous les conditionnements. Il se manifeste en nirvâna sans se couper du samsâra. O, Manjusri, l'être d'Éveil qui peut ainsi s'adonner au non-Éveil s'éveille à l'éveil des bouddhas¹². »

Paichang, un disciple de Mazu, sera le premier à énoncer une règle monastique. Bien sûr, l'Inde du Bouddha possédait une règle religieuse, mais les Chinois ont rendu possible l'accession à l'enseignement de maîtres laïques et de maîtres femmes en se fondant sur le Sûtra de Vimalakirti qui a mouché un à un les grands bodhisattvas, les êtres d'éveil. Bon nombre de maîtres ont quitté la robe, soit par convenance personnelle, soit pour se fondre dans le tissu social lors des grandes répressions que la Chine a connues, celle de 842, particulièrement violente, où l'empereur a fait disparaître monastères,

écrits, maîtres en quelques semaines, ce que même Mao Ze-dong (piyin) n'a réussi que partiellement.

Yunmen dit : « Le monde est vaste et infini. Pourquoi devrais-je porter la robe à sept bandes au son de la cloche¹¹ ? » De nos jours, un grand maître comme Chôgyam Trungpa, dans le bouddhisme tibétain, a lui aussi quitté sa robe pour être au plus près des êtres. On peut voir là une liberté ultime, un courage, celui de se démarquer du religieux tout en maintenant l'essence de l'enseignement. Il y a aujourd'hui de grands maîtres chan laïques comme Nuan Huan-chin.

On pourrait aussi définir cette névrose comme le moment où la règle supplante l'essence ou comme le moment où les formes prennent plus d'importance que la substance. C'est le risque qu'encourt tout mouvement religieux et il est intéressant de noter que les mystiques de toutes les religions sont avant tout des iconoclastes, bien souvent détruits physiquement par le courant mortel que peut porter toute tradition. La question essentielle est que le mystique refuse ce qui peut entraver son magnifique vagabondage. On peut évidemment aussi être un moine et un iconoclaste sans quitter l'habit, c'est ce que beaucoup de maîtres chan ont réussi. Le bouddhisme s'est toujours acclimaté à la culture ambiante, c'est l'une de ses forces. Les Coréens, les Vietnamiens, les Japonais, ont inventé un Zen puissant et différent dans ses formes tout en demeurant fidèles à l'essence de ce que le Bouddha a transmis à Mahakashyapa. Les Américains, qui les premiers ont été exposés au Zen de grands maîtres comme Maezumi Roshi ou Suzuki Roshi, ont eux aussi réussi à créer un Zen

occidental original et novateur comme celui d'Adhyashanti. Il faut ici rendre hommage à Thomas Cleary, qui a profité de sa vaste compréhension du Chan pour soulever toutes les questions fondamentales et les étayer par sa profonde connaissance des textes et une perception très fine de l'esprit des maîtres chinois. Sa contribution est essentielle, sur elle s'appuie toute la démarche occidentale qui vient porter un sang neuf au Chan et au Zen. Il a inventé un mode de transmission hors des écritures à travers l'écrit, rien de plus conforme au Chan. Certains ont gardé un ensemble de formes, d'autres se sont aventurés dans l'espace.

La force du Chan est qu'une fois un maître reconnu par son propre maître, il jouit d'une immense liberté quant à la manière dont il expose l'enseignement, même s'il prend d'importantes distances par rapport aux formes. Mais finalement, tout se ramène à une seule question : est-ce que cette méthode, qui est absence de méthode, favorise l'éveil de certains êtres ou non ? Un maître doit avoir la liberté de critiquer son propre système et d'innover, c'est ce qui a toujours permis à la tradition de survivre à tous les bouleversements politiques et sociaux. Contempler cette liberté est une chose merveilleuse, l'envol d'une pure créativité. Certains sont allés très loin, comme Tan-hsia, disciple du grand Shitou. Lorsque ce dernier lit à son disciple les 250 préceptes que prend un moine lors de son ordination, Tan-hsia se bouche les oreilles, puis quitte les lieux abruptement. Le merveilleux ikkyu déchira son *Inko*, la certification de son éveil. Quel courage essentiel, quelle prise de risque absolue !

— *Quel est justement le sens de ces préceptes, édictés dans une société totalement différente de la nôtre ? Est-il raisonnable pour un Occidental de les recevoir aujourd'hui ?*

— C'est une question passionnante qui n'est pas toujours bien comprise, car elle présente quelques obstacles de taille qui sont liés à notre culture fondamentalement différente de celle des Chinois, des Coréens, des Japonais pour lesquels le sens de la culpabilité n'est pas une notion culturelle, comme elle l'est pour nous. Notre société occidentale est fondée sur la culpabilité, la faute originelle, et c'est un handicap majeur, alors que le bouddhisme est fondé sur l'illumination originelle de tous les êtres et de tout l'univers, matière incluse. On peut voir les préceptes comme l'essence même de l'action d'un bouddhiste et vivre harmonieusement dans ce cadre-là, ce que beaucoup ont fait, mais il ne faut pas oublier qu'un grand nombre de maîtres chinois, à l'exemple de Bodhidharma, de Sengcan [Seng-ts'an], de Mazu, de Huangbo, ont souligné que la faute n'était que la manifestation de notre nature spatiale et qu'elle était insubstantielle. Ils ne parlent pas des préceptes. Le Bouddha l'a proclamé lui-même dans le Sûtra de l'Illumination parfaite : « Tu dois savoir qu'un bodhisattva n'est pas plus hé par les dharmas qu'il ne cherche à s'en libérer. Il ne déteste ni la vie ni la mort, et ne s'attache pas au nirvana. Il ne révère pas ceux qui suivent les préceptes et ne condamne pas ceux qui les brisent. Il n'estime pas les pratiquants accomplis ni ne vilipende les débutants. Pourquoi ? Parce que tous les êtres sont illuminés¹⁴. »

On peut également considérer que la place d'un

bodhisattva est au cœur de la société, que son action implique une plongée dans le réel que beaucoup de règles interdisent. Alors il faut choisir et surtout ne pas se livrer à la réorchestration des règles pour tenter tant bien que mal de les rendre applicables dans notre société, ce que tout le monde fait dans les cercles bouddhiques. J'ai entendu cela mille fois : « Il est interdit de prendre des intoxicants et de l'alcool, mais en fait, ce qui est interdit, c'est d'être saoul ou défoncé, donc on peut boire avec conscience ou prendre des drogues d'une manière modérée... Les relations sexuelles sont interdites, mais seulement si on utilise la personne ; si on la respecte, alors ce n'est pas interdit. » Je serais tenté de dire que soit on applique les règles sans négociations mesquines, ce qui est admirable et impossible, soit on tente de vivre en harmonie avec le cosmos avec pour seule règle sa propre conscience et sa royale indépendance. C'est la voie que j'ai choisie et c'est celle que je propose : un Chan laïque, intégré à la société.

Suzuki Roshi a magnifiquement parlé des règles en disant : « Observer les préceptes dans un sens hinnayâniste c'est violer les préceptes dans un sens mahâyâniste. Si vous n'observez nos préceptes que d'une manière formaliste, vous perdez votre esprit du Mahâyâna. Tant que vous n'aurez pas compris ce point, vous vous demanderez toujours si vous devez suivre notre voie littéralement ou si vous ne devez pas tenir compte de toutes nos formes. Mais si vous comprenez à fond notre voie, ce problème n'existe pas, car tout ce que vous faites est la pratique. [...] Même si vous semblez violer les préceptes, vous les observez en fait dans leur vrai sens. La question est

de savoir si vous avez l'esprit vaste ou l'esprit petit. En un mot, lorsque vous faites tout sans vous demander si c'est bon ou mauvais, et lorsque vous agissez de tout votre corps et de tout votre esprit, c'est notre voie¹⁵. » Yunmen, toujours frappant de simplicité :

« Lorsque le mental ne se lève pas, les myriades d'actes sont sans faute¹⁶ ! »

— *Comprenez cet esprit vaste et spatial, choisissez avec liberté, évitez simplement les demi-mesures, car dans ce cas tout manquement vient stimuler la culpabilité, et la culpabilité est l'obstacle numéro un à l'éveil. Soyez franc et direct, osez dire votre vérité, ne prétendez pas faire suivre des règles que vous n'appliquez pas vous-même et la Sangha s'en portera beaucoup mieux. L'hypocrisie est le pire des venins, elle détruit une Sangha tout entière. Est-ce la raison pour laquelle vous avez choisi de ne pas donner les préceptes, l'ordination ?*

— C'est un choix personnel et si l'un de mes disciples désire les prendre, je l'accepte bien évidemment et je l'envoie en Chine pour qu'il soit ordonné. Je donne la prise de refuge, mais seulement après que la pratique est établie.

— *Qu'est-ce qui soude votre Sangha si ces formes en sont absentes ?*

— La conscience, le don de soi, la générosité, la pratique de l'assise et de la marche méditative qui entrecoupe les périodes de méditation silencieuse. La notion vécue que l'univers entier est la Sangha, qu'il n'y a pas de conformité bouddhique mais un lien profond à tout ce qui partage notre nature de

Bouddha. La fluidité, la spontanéité, l'absence de marque.

— *J'étais stupéfaite de voir que votre pratique de l'assise est très libre et que la marche autour du Bouddha l'est plus encore, Rien à voir avec l'approche japonaise à laquelle je me suis livrée depuis plus de huit ans.*

L'important est que la posture ne soit pas rigide, le corps souple, détendu, créatif, sensible au vaste mouvement intérieur qui s'harmonise à celui du cosmos, le souffle ample, naturel. Voici comment Xu Yun, Nuage Vide, que tous considèrent comme le plus grand maître chan du xx^e siècle, définit la posture : « Lorsque vous êtes assis en méditation chan, la position correcte est la position naturelle. La taille ne doit pas être poussée en avant, car cela fait monter la chaleur interne et déclenche des larmes, une mauvaise haleine, une respiration difficile, un manque d'appétit et même des vomissements de sang. La taille ne doit pas non plus se relâcher vers l'arrière avec la tête tombant vers l'avant, car cela engendre facilement de la lourdeur d'esprit¹⁷. »

Quelle que soit la méthode adoptée, il est difficile d'être dans la grande détente, de s'oublier totalement et de sentir sa forme englober les mondes dans le *samadhi*. Certains ont besoin d'un cadre très strict, d'autres, non. C'est à chacun d'inventer sa posture parfaite. Xu Yun méditait souvent les mains sur les genoux. La méditation est l'état naturel. Le Bouddha l'exprime lui-même dans un sūtra :

« Ô Shâriputra, il n'est pas nécessaire de s'asseoir comme vous le faites pour être tranquillement assis.

« En effet, qui est tranquillement assis ne

manifeste son corps et son esprit dans aucun des trois mondes : c'est cela être tranquillement assis.

« Manifester toutes les attitudes du corps sans quitter le recueillement de cessation, c'est cela être tranquillement assis.

« Laisser paraître les préoccupations vulgaires sans renoncer aux réalités de l'Éveil, c'est cela être tranquillement assis.

« Quand la conscience ne se fige ni dedans ni dehors, c'est cela être tranquillement assis.

« Exercer les trente-sept auxiliaires de l'Éveil sans sacrifier à quelque opinion philosophique que ce soit, c'est cela être tranquillement assis.

« Accéder au nirvâna sans abolir les émotions négatives, c'est cela être tranquillement assis.

« Qui peut s'asseoir ainsi est marqué du sceau de l'Éveillé . »

Yunmen donne une magnifique idée de ce qu'est la méditation correcte : « Une pièce perdue dans la rivière est retrouvée dans la rivière. »

— *Et la marche ?*

— La marche telle que nous la pratiquons vient de la dynastie Tang, c'est une marche vive et libre autour du Bouddha, très énergétique et très relaxante, une sorte de grand mandala vivant où les particules libres circulent à vitesses différentes ; mais peu à peu, dans ce qui semble désordonné au départ, se lève une harmonie incroyable rythmée par le mouvement des cuisses qui repoussent la robe, c'est une musique merveilleuse et envoûtante où les individualités se fondent dans l'immensité, encadrées par la marche du maître qui forme un carré autour du cercle des pratiquants.

— *Quelles sont les autres libertés que vous prenez ?*

— Ce n'est pas une liberté que je prends, c'est tout ce qu'il y a de plus traditionnel et c'est ainsi que la marche est pratiquée dans les monastères chinois. Cela dit, je prends des libertés sur d'autres terrains. Par exemple, en Chine, les femmes, même ordonnées, même reconnues comme *sifu* (maître), n'ont pas accès à la méditation dans le hall des moines. Pour nous, cela va simplement à l'encontre des lois sur la discrimination, et cela va à l'encontre de l'affirmation maintes fois répétée dans les enseignements de l'égalité absolue des femmes et des hommes. Les maîtres chan et le Bouddha ont proclamé qu'il n'y avait pas de différence entre les hommes et les femmes, je le mets en pratique. Le fait que les femmes et les laïcs soient éloignés de l'enseignement du Chan est depuis toujours un signe de dégénérescence. C'est la mainmise des religieux sur l'essence de la doctrine.

— *Ne craignez-vous pas que ces libertés indisposent les tenants d'un bouddhisme plus formaté et rigoureusement défini dans ses formes et son éthique ?*

— C'est possible, mais qu'importe, je suis ma voie en étant convaincu qu'il est temps de revenir à l'esprit des origines du Chan. Rien de ce que j'expose qui ne soit fondé sur les textes ; en fait je ne prends que la liberté de respecter la vaste vision des anciens, c'est tout. Nous vivons dans un monde qui étouffe sous le conformisme religieux, je me dois de résister à ce mouvement. Vous savez, à l'origine du Chan, les moines portaient le sabre long ou court

attaché sur le côté droit, c'est à cela que servaient les cordons de la robe que nous n'attachons pas pour symboliser le port du sabre. L'arme était utilisée pour la défense, les brigands, les animaux sauvages, mais elle était surtout le signe de la totale liberté des moines qui refusaient de s'inféoder à un pouvoir, qu'il soit religieux ou politique. Si l'on obligeait un maître à obéir à l'empereur ou à un gouverneur de province, il se servait de son sabre pour se tuer plutôt que d'obéir. Un jour, un maître sommé de se rendre à la cour par les soldats dépêchés par l'empereur, lequel lui avait généreusement laissé le choix : sa présence au palais ou sa tête, s'inclina, repoussa le bord du col de sa robe et dit aux soldats : « Alors, apportez-lui ma tête. »

Le chef des soldats n'osa pas le faire décapiter et l'empereur, émerveillé par cette audace, rendit visite au maître et devint l'un de ses fervents disciples. Alors, peu m'importe d'être soutenu ou critiqué. L'absence de créativité c'est la mort de toute tradition et il faut parfois renverser des idées toutes faites qui sont peut-être établies par l'usage mais ne sont pas en accord avec l'expression la plus haute du Chan.

Si nous ne croyons pas que l'Occident peut apporter un renouveau au Chan et au Zen, nous nions l'esprit même du bouddhisme. Si je peux aider à la libération d'un seul être vivant, je risque avec plaisir tout statut et toute reconnaissance. Je veux bien brûler mon chasse-mouches¹⁹. Je n'ai aucune autre ambition que d'être un pratiquant, un homme comme les autres qui vit l'enseignement et expose le dharma de l'identité de tous les êtres dans la nature spatiale

de la pratique quotidienne, au sein même de la société. Aucun lieu ne me fait peur. Rien qui ne manifeste l'essence absolue. Une gare vaut une salle de méditation. Une *rave-party* vaut un monastère.

— *Vous considérez-vous comme un moine ou comme un laïc ?*

— Je ne me sens plus limité par ces catégories. Pour vivre une vie de moine, il faut vivre dans un monastère. Enseigner dans la société, c'est s'immerger à fond dans la société. Mais toutes ces questions sont périphériques. Soit on a pénétré le cœur du Chan et l'on peut enseigner, qu'on soit un homme, une femme, un moine ou un laïc, un arbre ou une rivière, soit on n'a pas pénétré et dans ce cas enseigner est une supercherie. Comme l'a dit Mi-an : « Lorsque vous êtes totalement vivant et ne pouvez être ni piégé ni mis en cage, vous avez une certaine indépendance²⁰. » Ying-an va dans le même sens : « Lorsque vous avez traversé, personne ne peut vous épingler, personne ne peut vous rappeler²¹. » Comme le dit magnifiquement Zibo : « Si vous en faites bon usage, tout poison se transforme en élixir. Si vous en faites un mauvais usage, tout élixir se transforme en poison²². »

— *Qu'est-ce qu'un bon usage ?*

— Un usage spontané, libre de conditionnements et de pensée différenciatrice. L'esprit un !

*Sur des milliers de lieues, pas un brin d'herbe,
à l'infini, aucune fumée, ni brume colorée.
Quand des années durant il en est ainsi,
est-il encore nécessaire de se faire moine ?*

Xuefeng Yicun²³ (821-882)

Le jardin sans forme

Le Chan est fondé sur un geste. Alors que le Bouddha se trouvait au Pic des Vautours, il présenta, sans dire un mot, une fleur à l'assemblée des moines et des auditeurs silencieux. L'assistance demeura perplexe, seul le grand Mahakashyapa sourit, comprenant pleinement le geste de son Maître. Le Bouddha dit alors : « Le trésor de l'œil du dharma authentique, le merveilleux esprit du nirvana, je le transmets à Mahakashyapa. » Mais qu'a-t-il transmis au juste ? Si Mahakashyapa ne l'avait pas, il n'aurait pas souri !

Depuis, l'esprit du Chan s'est perpétué jusqu'à nos jours. Mais quel dharma le Bouddha a-t-il transmis à Mahakashyapa ? « La vérité ultime de laquelle je parle n'a pas de forme à laquelle on puisse se relier », dit le Bouddha et c'est précisément dans cet espace sans forme que le Chan se transmet de cœur à cœur, hors des écritures, des références aux sūtras, par la confrontation directe du maître et du disciple. Le chercheur va ainsi de rencontre en rencontre jusqu'au jour où un choc lui révèle sa nature de Bouddha, l'illumination. Foyan donne une définition simple et lumineuse du Chan : « Le Chan ne repose pas et n'est pas soutenu par les prémisses qu'il y a une doctrine à transmettre. Ce n'est qu'une

question d'enseignement direct qui nous ramène à l'esprit humain, la perception de son essence et la réalisation de rillumination²⁴. »

Dans ce jardin sans forme, il n'y a qu'une source, celle de notre nature originelle vaste et spatiale qui permet à chaque arbre de se développer en retrouvant ses racines.

Bodhidharma, le vingt-huitième patriarche indien, a porté cette tradition en Chine au VI^e siècle, il est devenu le premier patriarche chinois et, jusqu'au sixième patriarche Huineng, toute la charge iconoclaste et la subtilité du Chan ont trouvé leurs formes libres pour être ensuite portées par une lignée ininterrompue de maîtres jusqu'au fameux Xu Yun, Nuage Vide (1839-1959), détenteur des cinq lignées, puis à l'un de ses successeurs, Jing Hui Sifu.

L'incandescence de cette transmission vaut que l'on s'attarde un peu sur quelques-uns de ces patriarches pour goûter la saveur elliptique de leurs enseignements qui forment les multiples facettes d'un diamant étincelant.

Le Bouddha a connu l'illumination en sortant de méditation à l'instant où il a vu Vénus scintillante dans le ciel de l'aube. Ses premiers mots affirment l'illumination de tous les êtres comme simultanée à la sienne : « J'ai atteint l'illumination en même temps que tous les êtres qui peuplent la terre. »

La base du bouddhisme qui reconnaît à chacun la nature de Bouddha était posée. Dès lors, il s'agit de reconnaître sa propre nature en dehors de tout dogme et de toute référence à l'écrit, de toute forme fixe. C'est la nature même du Chan révélée par le Bouddha, une transmission directe de cœur à cœur ou

d'esprit à esprit, ces deux facettes de l'être que nous dissociions si facilement. L'esprit, c'est le cœur, le cœur, c'est l'esprit.

Vasumitra, le septième patriarche indien, a établi le lien entre l'esprit et cette nature originelle en affirmant : « L'esprit égale le ciel vide. Il affirme un dharma équivalent à l'espace. Lorsque la vacuité spatiale est réalisée, il n'y a plus ni dharma, ni absence de dharma ». Mais si vous faites de cette vacuité spatiale un principe auquel vous adhérez, vous fermez la porte du Chan. Si vous êtes déjà entré, seul le silence du cœur/ esprit témoigne de votre retour à l'état originel. Avant cela, la pérégrination et la rencontre des maîtres constituent la pratique ancestrale des adeptes du Chan.

Buddhanandi, le huitième patriarche indien, affine encore cette révélation essentielle dans ce poème :

*La vacuité spatiale n'a ni noyau ni périphérie, il
en est de même pour les dharmas du cœur/esprit.
Si l'identité avec l'espace est réalisée,
la vérité de l'ainsité est intégrée.*

Punyayashas, le douzième patriarche indien, ajoute une touche de mystère : « Vous désirez connaître le Bouddha ? Ce qui ne sait pas est le Bouddha ! »

Dans ce mouvement génial, le patriarche se fond dans l'inconnaissable où réside le Bouddha. C'est d'une subtilité à faire frémir. Un retour à ce que les Chinois ont désigné comme notre vrai visage avant que nous naissions. C'est ce visage-ciel que d'un mot, d'un geste, d'un cri ils nous invitent à

reconnaître. Rien de scolastique ou de religieux jusqu'ici. Les quatre nobles vérités et tous les dharmas se situent au-delà, dans le cercle des naissances et des morts.

Punyayashas parle de l'intervalle silencieux, celui de l'esprit vierge et non formaté de la liberté originelle.

Jayata, le vingt et unième patriarche indien, place l'accent sur un autre point : « Je ne cherche pas la Voie, cependant je ne suis pas confus. Je ne fais pas acte d'allégeance envers le Bouddha, mais je ne lui manque pas de respect. Je ne m'assieds pas en méditation pour de longues périodes, cependant je ne suis pas paresseux. Je ne jeûne pas, mais je ne mange pas exagérément. Je ne suis pas comblé, mais je ne suis pas avide. Lorsque l'esprit ne cherche rien, c'est la Voie. » Jayata stigmatise le moralisme religieux, l'abnégation, la règle puritaine au profit d'un équilibre de vie qui conduit à l'apaisement du désir incessant de réaliser l'enseignement, donc à la liberté.

Haklena, le vingt-quatrième patriarche indien, va au cœur du problème : « Si vous appliquez quoi que ce soit, ce n'est pas la vertu. Si vous êtes sans contrainte, c'est l'accomplissement d'un Bouddha. Si vous désirez révéler le vide, ne le couvrez pas. Parfaitement spatial, pur et paisible, c'est originellement limpide. »

Le non-recours aux expédients est au centre du message des patriarches qui tentent d'évoluer dans un espace de conscience abolissant la nécessité d'une règle et d'un formalisme qui étouffe plus d'êtres qu'elle n'en libère, car elle génère la culpabilité, l'obstacle fondamental à la reconnaissance de sa

propre nature.

Voici le grand déblayage préliminaire du champ spatial des patriarches indiens qui vont trouver en Bodhidharma le pivot essentiel de la transmission en Chine. Bodhidharma, prince selon la tradition, partira de l'Inde du Sud par la voie océane pour rejoindre la Chine après un périple aventureux. Sa première entrevue avec l'empereur Wu de Liang ne donne pas grand-chose. Au mépris de sa vie, Bodhidharma affirme à l'empereur bouddhiste qu'il n'a gagné aucun mérite à construire des temples et à soutenir ce nouveau courant. A la question de l'empereur : « Qui avons-nous face à nous pour oser nous parler de la sorte ? », Bodhidharma, irréductible, répond : « Personne. »

On se faisait décapiter pour moins que cela. Exil. Une mesure clémente ! Bodhidharma part seul, certains disent accompagné de la fille de l'empereur, fascinée par la trempe de l'Indien et qui serait la première femme à avoir reçu l'enseignement du maître. Mais quel enseignement ! Bodhidharma arrive au temple de Shao-lin et là, s'assied devant un mur et reste en silence pendant neuf ans, donnant lieu à une question lancinante pour les siècles à venir : « Pourquoi Bodhidharma est-il resté face au mur, silencieux pendant neuf ans ? Parmi les centaines de réponses données par les grands maîtres chan, celle de Xuansha vaut par son humour : « Bodhidharma est resté assis silencieusement neuf ans car, étant Indien, il ne comprenait rien au chinois. »

Mais Bodhidharma a fini par parler et la quintessence de son enseignement nous est parvenue. Il va droit à la racine de l'esprit identique au

Bouddha, sans concession d'aucune sorte : « L'entrée par la raison signifie réaliser l'essence à travers l'enseignement et croire que toute chose vivante partage la même nature innée. Ceux qui quittent l'illusion et retournent à la réalité, ceux qui méditent face au mur et réalisent l'absence de soi et des autres, l'unité des mortels et des sages, et qui restent impassibles même devant les écritures sont en accord complet et silencieux avec la raison.

« Lorsque vous ne recherchez rien, vous êtes sur la Voie.

« Cet esprit est Bouddha.

« Aussi longtemps que vous cherchez le Bouddha au-dehors, vous ne réaliserez jamais que le Bouddha est votre propre esprit. N'utilisez pas un bouddha pour adorer le Bouddha. N'utilisez pas votre esprit pour invoquer le Bouddha. Les bouddhas ne récitent pas les .sûtras. Les bouddhas ne respectent pas les préceptes. Les bouddhas ne brisent pas les préceptes. Les bouddhas ne respectent ni ne brisent quoi que ce soit. Les bouddhas ne font ni le bien ni le mal.

« Un bouddha est comme l'espace.

« Si vous cherchez une réalisation directe, ne vous attachez à aucune apparence quelle qu'elle soit et vous réussirez.

« Ce qui est libre de toute forme est Bouddha.

« Les doctrines ne servent qu'à pointer l'esprit. Si vous voyez votre propre esprit, pourquoi prêter attention à la doctrine ?

« Si vous désirez vraiment réaliser la Voie, ne vous accrochez à rien.

« En Inde, vingt-sept patriarches n'ont transmis que le sceau de l'esprit. Et la seule raison pour

laquelle je suis venu en Chine est pour transmettre l'enseignement instantané du Mahâyâna. Je ne parle pas des préceptes, de la dévotion et des pratiques ascétiques.

« Allez au-delà du langage. Allez en deçà de la pensée.

« Agissez, ne questionnez pas !

« Le cœur du sage est spacieux comme l'espace.

« D'après la Voie, il n'y a ni mâle ni femelle, ni riche ni pauvre. Lorsque la Déesse atteint l'illumination, elle ne changea pas de sexe.

« Le chant est centré sur la bouche et se manifeste comme son. Si vous vous attachez aux apparences en cherchant le sens, vous ne trouverez rien. C'est pourquoi les sages du passé ont cultivé l'introspection plutôt que la parole. »

Il a suffi de quelques lignes à Bodhidharma pour poser l'essence, la pratique, la recherche de la voie hors de toute convention, hors de toute religiosité, dans le silence fondamental. Pas étonnant que les ermites taoïstes aient été fascinés, pas étonnant que Bodhidharma ait nettoyé le bouddhisme de ses oripeaux. Sa parole est nette, tranchante comme l'épée de Manjusri.

*En compagnie d'une jeune beauté,
engagés dans les jeux profonds de l'amour,
nous sommes assis dans le pavillon,
cette fille de plaisir et ce moine zen,
enchantés par les étreintes et les baisers.
Il est certain que je n 'ai pas la sensation
de brûler en enfer²⁵ !*

Ikkyu

Retour à la source lumineuse

Sengcan, le troisième patriarche chinois, allait donner sous forme poétique l'essence du Chan dans son magnifique poème *Hsin Hsin Ming*, « La confiance en l'esprit » :

*La Voie suprême n'est pas difficile
évite de prendre et de choisir
ni amour, ni haine
et elle apparaîtra, lumineuse.
Tu la manques d'un cheveu
et tu es aussi éloigné que le ciel et la terre.
Si lu veux la trouver
ne sois ni pour ni contre quoi que ce soit
car le conflit du oui et du non
est la maladie de l'esprit.
Sans reconnaître ce principe mystérieux,
la pratique de la quiétude est illusoire.
La Voie est parfaite comme l'espace infini,
sans manque et sans excès
prenant et rejetant
tu ne l'atteindras pas.
Ne poursuis pas l'existence conditionnée,
ne réside pas dans la vacuité excluant
le phénoménal.
Dans l'unité et L'égalité,*

la confusion disparaît spontanément.
Cesse d'agir et retourne à la tranquillité,
alors le silence sera un ferment.
Si tu stagnes dans la dualité,
comment pourras-tu reconnaître l'Un ?
Si tu ne pénètres pas l'Un,
les deux opposés perdent leur fonction.
Bannis l'existence et tu tombes dans l'existence,
suis la vacuité et tu lui tournes le dos.
Parole et pensée excessive
t'éloignent de l'harmonie avec la Voie.
Tranche parole et pensée
et tu pénètres tout lieu.
Retourne à la racine et atteins le principe.
Poursuis l'illumination et tu la perds.
Un instant de retour à la source lumineuse
est plus vaste que le vide.
La vacuité transformée, on voit que
tout était produit par d'illusoires concepts.
Ne cherche pas le réel,
laisse simplement tes concepts s'éteindre.
Ne t'accroche pas à une vision dualiste,
ne la recherche pas.
Aussi longtemps qu'existé le vrai et le faux,
l'esprit se perd dans la confusion.
Le deux vient de l'un,
mais libère-toi aussi de l'un.
Lorsque l'esprit ne se lève pas,
les myriades de dharmas sont immaculés.
Sans défauts, sans dharmas,
pas d'efflorescences, pas d'esprit.
Le sujet s'éteint avec l'objet,

l'objet se fond avec le sujet.
 L'objet est objet dans sa relation au sujet
 le sujet est sujet dans sa relation à l'objet.
 Sache que les deux
 sont originellement une seule vacuité.
 Dans cette vacuité, pas de différence,
 tous les phénomènes y résident.
 Si tu ne vois ni le subtil ni l'ordinaire,
 comment y aurait-il parti pris ?
 La grande Voie est vaste,
 ni facile ni ardue.
 Vues étroites et doutes
 te freinent dans ton élan.
 Si tu t'attaches à eux, tu perds l'équilibre
 et l'esprit s'engage sur une voie déviante.
 Abandonne-toi dans la spontanéité,
 sans aller et venir,
 accorde-toi à ta nature dans l'union avec la Voie
 vagabonde librement, sans contrariété.
 Lié par la pensée, tu te sépares du réel
 et tu sombres dans la stupeur.
 N'use pas l'esprit.
 Pourquoi osciller entre aversion et affection ?
 Si tu désires entrer dans le véhicule de l'Un,
 sans aversion pour le royaume des sens,
 tu ne fais qu'un avec l'illumination.
 Les sages sont sans intentions,
 les égarés s'entravent eux-mêmes.
 Un dharma ne diffère pas des autres dharmas.
 L'esprit illusoire s'attache à ce qu'il désire.
 User du mental pour cultiver l'esprit,
 n'est-ce pas le plus grand des égarements ?

*L'esprit errant alterne entre le trouble et
l'accalmie,
dans l'éveil ni attirance ni dégoût.
L'opposition des choses
est le fait de notre esprit confus.
Un rêve, une illusion, une fleur dans le ciel
qui ne méritent pas d'être saisis.
Gain et perte, vérité et mensonge,
rejette-les d'un mouvement.
Si l'œil ne se ferme pas dans le sommeil,
tous les rêves disparaîtront d'eux-mêmes.
Si l'esprit ne discrimine pas,
tous les dharmas sont un.
L'essence de l'ainsité est profonde,
immobile, le conditionné est oublié.
Contemple l'égalité de tous les dharmas
et tu retournes aux choses telles qu'elles sont.
Lorsque le sujet disparaît,
il ne peut y avoir mesure et comparaison.
Cesse d'agir et goûte à l'inaction.
Lorsque le mouvement cesse, plus d'arrêt,
lorsque l'arrêt se remet en mouvement,
plus de mouvement.
Puisque la dualité ne peut être établie,
comment poser la non-dualité ?
Dans l'ultime, ni règles ni conventions !
Développe l'équanimité
et toutes les oppositions se mettent au repos.
L'anxiété et le doute sont balayés,
la confiance s'élance,
rien ne stagne,
la mémoire s'efface,*

lumineux, spatial et naturel,
l'esprit ne s'épuise pas.
Plus de lieu pour la pensée,
plus de trouble de l'émotion ou de la raison,
dans le royaume du dharma de l'ainsité véritable,
plus d'ego, ainsi l'autre disparaît,
s'accorder à cela est d'une importance vitale.
Ne te réfère qu'au non-deux
et tout réside dans l'unité.
Plus rien d'extérieur.
Les sages des dix directions
se conforment à ce principe.
Le principe n'est ni rapide ni lent,
une seule pensée dure dix mille ans.
Ne réside en rien et sois en tout,
les dix directions sont face à toi,
le vaste et le minuscule identiques
dans le royaume où l'illusion est tranchée.
Plus de limite visible,
l'existence est espace,
l'espace est existence,
s'il n'en est pas ainsi,
inutile de le préserver.
Une chose est toute chose,
toute chose est une chose.
Si tu vois le monde ainsi,
pourquoi te soucier de l'inachèvement ?
La confiance et l'esprit sont un,
la non-dualité est confiance en l'esprit.
La route des mots est tranchée,
ni passé, ni futur, ni présent²⁶.

Le message du troisième patriarche, guéri de la lèpre par l'illumination, met l'accent sur l'unité de toute chose, la non-discrimination, le spontané, l'absence d'attachement aux notions qui peuvent sembler celles du bouddhisme, l'absence de résidence dans un aspect ou l'autre de la doctrine, l'égalité de tous les dharmas, la présence au sensoriel, l'acceptation du phénoménal fondée sur l'illumination innée et originelle de tous les êtres et de toutes choses : une seule masse de conscience indivise où l'humain, l'animal, le minéral et le végétal gravitent dans une félicité, particules libres dans l'infini. Sengcan est assez généreux pour donner une approche du réel qui conduit au grand relâchement de l'éveil. C'est à la fois un texte philosophique, un poème et un traité de mystique appliquée où sujet et objet se fondent dans la spatialité de l'esprit. Il est intéressant de noter au passage que le même idéogramme chinois, *sin*, désigne à la fois le cœur et l'esprit, réconciliés au sein de la même graphie, un point essentiel à méditer pour nous, Occidentaux.

*Regarde, regarde comme je nourris
Vesprit-phénix qui est le mien :
hirondelles, moineaux, pigeons, corbeaux,
tous les oiseaux sont ici bienvenus.
Rinzaï plantait des pins,
Ikkyu cultive des bambous.
Les générations futures nous rendront hommage
pour avoir vraiment fait quelque chose²⁷.*

Ikkyu

L'inconnaissance saisit l'essentiel

Daoxin [Tao-sin] (580-651) allait insister sur la liberté innée de l'esprit.

L'originalité de Daoxin est de pointer constamment le doigt vers notre source pure et absolue, vers la neutralité des choses qui ne sont bonnes ou mauvaises qu'en fonction des appellations que l'esprit leur prête, vers l'émergence de la joie et sur le fait de laisser son esprit libre et dégagé de la pratique. Il pose l'égalité des passions et du nirvana. C'est un pas dans l'iconoclasme du Chan : l'accès par la non-pratique et la réalisation que le miroir est éblouissant lorsqu'il reflète l'essence et non la forme. Rien de plus radical.

Daoxin transmettra sa lignée à deux disciples, le premier, Hongcen [Hong-jen], cinquième patriarche, la recevra officiellement et la transmettra au célèbre Huineng, dernier patriarche. La seconde transmission, celle donnée à Niutou Farong [Nieout'eou Fa-jong], se passera d'une manière exceptionnelle. Daoxin savait que Niutou résidait sur une montagne proche, il savait aussi que ce dernier n'avait pas encore réalisé le grand éveil. Pourtant, les oiseaux lui apportaient fleurs et fruits dans son ermitage, si bien que les habitants le surnommaient « le Paresseux ». Daoxin décida de lui rendre visite.

Il était *commun* que les *maîtres* s'affrontent et se provoquent pour éliminer ceux dont le discours n'émanait pas de l'essence absolue.

Daoxin arrive. Niutou ne lui jette pas un regard, il reste tranquillement assis. Daoxin lance le dialogue :

- Que fais-tu ici ?
- Je contemple l'esprit.
- Qui contemple quoi ?

Niutou reste sans réponse. Il flaire la taille de l'opposant et continue :

- Où résidez-vous, Vénérable ?
- Je vagabonde.
- Connaissez-vous le maître Daoxin ?
- Pourquoi ?
- Sa réputation est grande, j'irai lui rendre hommage un de ces jours.

- Je suis Daoxin !
- Pourquoi être venu jusqu'à moi ?
- Pour te rencontrer. Peut-on se reposer ?
- Ma chaumière est par là !

Ils traversent la forêt. Un tigre complice de Niutou surgit. Tao Hsin pousse un cri.

— La peur est encore avec vous ! observe Niutou.

- Que vois-tu d'autre ? rétorque le patriarche.
- Niutou reste silencieux.

Daoxin dessine un bouddha avec un charbon sur la pierre où Niutou méditait. Ce dernier, au moment de s'asseoir, hésite, découvrant le Bouddha, craignant le blasphème.

- La peur est encore en toi, note Daoxin.
- Niutou s'incline.

— Exposez-moi l'essence de la doctrine.

— Toutes choses sont libres dans leur essence. Garde cela à l'esprit et enseigne-le dans le futur.

Les centaines et les milliers d'accès à la vérité sont tous, ultimement, dans l'esprit. Les vertus subtiles sont aussi nombreuses que les grains de sable du Gange, elles ont toutes pour source l'esprit. Tous les aspects de la discipline, de la concentration, de la sagesse et la manifestation des pouvoirs spirituels sont inhérents à l'esprit et ne sont qu'en lui. Toutes les passions et les obstructions sont originellement le nirvâna. Toutes les relations de cause à effet sont comme des rêves et des hallucinations.

Il n'y a pas de monde à abandonner, pas d'éveil à chercher. Les êtres humains et les choses sont égaux en essence et en caractère. La Grande Voie est ouverte et vaste, au-delà de la pensée et de la réflexion. Tu as maintenant atteint cette vérité et il n'y a plus de manque. Tu n'es pas différent du Bouddha ; hormis cela, il n'y a rien d'autre à comprendre.

Laisse simplement ton esprit libre, pas de pratiques contemplatives, pas d'effort pour clarifier l'esprit. Ne laisse monter ni avidité, ni colère, n'embrasse ni la tristesse ni l'inquiétude. Coule spontanément, sans entraves, tu es libre, comporte-toi selon ton bon vouloir. Sans faire ni le bien, ni le mal, tu t'accordes aux circonstances, tout ce qui rencontre ton regard est l'inconcevable fonction de la bouddhité. C'est gorgé de félicité et de joie, c'est pourquoi on la nomme bouddhité.

— *Une fois posée la complétude de l'esprit,*

qu'est-ce que le Bouddha, qu'est-ce que l'esprit ?

— Si ce n'était l'esprit, il n'y aurait pas de question sur le Bouddha ; lorsque tu questionnes sur le Bouddha, c'est l'esprit qui questionne.

— *Si je ne pratique pas la contemplation, comment réprimer mon esprit lorsque surgissent les objets ?*

— Les objets ne sont ni bons, ni mauvais. Bon et mauvais surgissent de l'esprit. Si l'esprit n'insiste pas à vouloir différencier (es choses, d'où pourrait venir l'illusion ? Une fois que l'illusion ne surgit plus, l'esprit authentique est le maître de la connaissance. Laisse simplement ton esprit être indépendant et libre et ne tente plus de le réprimer : ceci est appelé le corps de réalité toujours présent et il est immuable. J'ai reçu l'enseignement de l'illumination subite du Grand Maître Sengcan, et maintenant je te le transmets. Tu as entendu la vérité fondamentale²⁸. »

Niutou atteint la grande illumination et les oiseaux cessent de lui apporter fruits et fleurs. Pourquoi un miracle avant l'éveil et plus de miracles après ? Parce qu'il ne s'agit que de redevenir un homme ordinaire. C'est l'une des merveilleuses leçons du Chan.

Après son illumination, Niutou composa l'un des plus beaux poèmes que le Chan ait produits, Hsin Ming, le Chant du cœur-esprit :

*La nature du cœur/esprit ne vient de nulle part.
À quoi bon connaissance et idées ?
Originellement, pas une seule vérité,
Alors pourquoi parler de pratique ?
Allées et venues sans fin,
Chercher sans trouver,*

*Autant ne rien faire.
Alors, la paix étincelante.
Le passé est espace vide.
La connaissance est la perte du principe.
Diffuse ta lumière sur le monde,
Éveillé et pourtant obscur.
Si la dynamique du sans esprit est obstruée,
On manque la vérité.
Les choses viennent puis se résorbent,
A quoi bon l'introspection ?
lorsque toute émergence est libre,
les choses sont l'éveil même.
Pour purifier le cœur/esprit
encore faudrait-il le trouver.
À travers le temps et l'espace, pas d'éveil.
C'est la grande profondeur.
La connaissance est inconnaissance,
et l'inconnaissance saisit l'essentiel.
Utiliser le cœur/esprit pour apaiser le cœur/esprit
est le plus grand des égarements.
Dans l'oubli de la naissance et de la mort
émerge la nature originelle.
Le principe absolu ne peut être expliqué,
il n'est ni lié ni libéré,
frémissant et accordé au monde,
sa présence crève les yeux.
Lorsqu'il n'y a pas d'objet face à vous,
dans ce rien, la totalité des mondes !
Ne l'examinez pas à l'aide de la sagesse
car sa substance même est obscure et vide.
Les pensées surgissent et disparaissent,
celle qui précède identique à celle qui suit.
Lorsque celle qui suit ne s'élève pas,*

la pensée qui précède s'évanouit.
Présent, passé, futur, il n'y a rien.
Pas de cœur/esprit, pas de Bouddha.
Les êtres libérés, le cœur/esprit ouvert,
se manifestent à partir de cette liberté.
Ils distinguent alors profane et sacré,
leur confusion fleurit,
Couplant les cheveux en quatre, ils dévient.
À chercher la vérité, tu quittes la Voie.
La guérison consiste à rejeter profane et sacré.
Alors, pure clarté étincelante.
Aucun besoin d'habileté et de travail,
agis comme un enfant.
Dans cette vivacité,
connaissance silencieuse
tranquillité dégagée de vues
dans l'obscurité de ta demeure.
Vif et sans errance
l'esprit est silencieux et paisible,
tous les phénomènes réels et éternels,
jaillis d'une grande profusion non différenciée.
Allant, venant, assis, debout,
sans attaches,
n'affirmant aucune direction,
peut-il encore y avoir naissance et mort ?
Il n'y a plus ni unité ni dispersion,
lenteur ou rapidité.
Tranquillité et lumière sont naturelles
et ne peuvent être expliquées.
Le cœur/esprit est authentique.
Plus besoin de mettre fin au désir,
la nature étant spatiale
laisse le cœur/esprit aller où il veut.

Ni limpide, ni nimbé,
ni profond, ni superficiel,
dès l'origine cela échappait au temps
et cela n'a pas de futur.
Alors, insoumis,
c'est le cœur/esprit originel
qui originellement n'est pas,
car l'origine est à cet instant même.
L'éveil a toujours existé,
pas besoin de le préserver.
Les tourments n'ont jamais existé,
pas besoin de les éliminer.
L'intuition s'illumine d'elle-même
toutes les vérités ne sont que cela,
il n'y a ni retour ni don,
arrête la contemplation, oublie de retenir.
Permanence, félicité, pureté et ego ne surgissent pas.
Le corps essentiel, le corps de félicité,
le corps de transformation
sont là depuis toujours.
Les six organes des sens touchent leurs royaumes,
la discrimination n'est pas la connaissance.
Dans le cœur/esprit unipointé, nulle errance.
Les myriades de conditions s'harmonisent,
le cœur/esprit et la nature originelle se fondent,
unis mais sans dépendance.
Sans produire quoi que ce soit, accordé aux
phénomènes,
goûte partout à la tranquillité,
l'éveil vient de l'absence d'éveil.
Ainsi éveille-toi au non-éveil.
Quant au gain et à la perte,
pourquoi les qualifier ?

Tout ce qui est vivant
a toujours été présent.
Sache que le cœur/esprit est absence de cœur/esprit.
La maladie passée, plus de remède.
Lorsque tu es confus, libère-loi.
Eveillé, tout est comme avant.
Dès l'origine, il n'y a rien à obtenir.
À quoi bon se détacher du monde ?
Lorsque quelqu'un prétend voir des démons,
on peut toujours parler du vide, il les voit !
Ne détruis pas les émotions des êtres,
enseigne-leur simplement à dissoudre l'intention.
Lorsque l'intention disparaît, l'esprit est aboli.
Lorsque le cœur/esprit est aboli, tout est non-agir.
À quoi bon confirmer l'espace ?
Naturellement, la clarté est établie.
Ayant complètement éteint naissance et mort,
l'esprit profond s'installe dans le principe,
ouvrant les yeux et voyant des formes,
le cœur/esprit est accordé au monde.
A l'intérieur du cœur/esprit, pas de mondes.
A l'intérieur des mondes, pas de cœur/esprit.
Mais si tu utilises l'esprit pour abolir le monde
tous deux seront perturbés.
Le cœur/esprit paisible et le monde tel quel,
rien à saisir ni à abandonner.
Le monde s'effondre dans le cœur/esprit,
le cœur/esprit se dissout dans le monde.
Quand ni l'un ni l'autre n'apparaît,
il y a tranquillité et clarté sans limite.
Le reflet de l'éveil paraît
sur les eaux éternelles de l'esprit.
Naturellement simple de cœur et d'esprit,

sans s'établir dans le proche ou le lointain,
indifférent à la faveur ou à la disgrâce,
tu ne choisis pas ta demeure.
Tous les liens s'estompent soudainement,
l'oubli s'installe,
le jour éternel bascule dans la nuit,
la nuit éternelle se fond dans la clarté.
Extérieurement non conventionnels,
intérieurement spatiaux et authentiques,
ceux qui ne sont pas perturbés par le monde
sont établis dans la grandeur et la stabilité.
Dépourvus de toute vue, même celle d'être né
dans la présence et sans notions,
pénétrant toute chose,
infiltrant la totalité depuis toujours.
Penser mène au manque de clarté
cela noie et trouble le corps.
Utiliser le cœur/esprit pour arrêter l'activité
la rend encore plus capricieuse.
Les dix mille vérités sont partout,
mais il n'y a qu'une voie d'accès,
elle n'entre ni ne sort,
au-delà de la quiétude et de l'agitation.
La pénétration des auditeurs et des éveillés pour soi
ne peut l'expliquer.
En fait il n'y a pas un seul objet à saisir.
Seule existe la sagesse merveilleuse.
Ton visage originel est illimité.
L'esprit ne peut le saisir.
L'éveillé authentique ne connaît pas l'éveil.
Le vide n'est pas vide.
Tous les bouddhas du passé, du présent et du futur
chevauchent ce principe essentiel.

*La pointe d'un cheveu
contient la totalité des mondes.
Ne t'attache à rien,
laisse le cœur/esprit libre,
ne le fixe nulle part
et la clarté spatiale émerge spontanément.
Paisible, sans produire la dualité,
libéré dans l'espace-temps illimité,
ton action ne laisse aucune trace,
aller ou venir ne fait aucune différence.
Le soleil de la connaissance est paisible,
la lumière du samadhi étincelante.
Illuminant ce jardin sans forme
brillant sur la cité du Nirvana.
Dans l'Un, plus de relation à l'objet.
Le cœur/esprit est investi et installé dans la
substance.
Sans te lever de ton siège,
tu te reposes paisiblement dans une salle vide.
Prendre du plaisir au Tao est apaisant.
Libre de vagabonder détendu au sein de la réalité,
sans agir et sans atteindre quoi que ce soit,
sans dépendre de rien, tu te manifestes
naturellement.
La conduite et les états d'esprit illimités
sont tous sur la même voie,
si tu ne les scindes pas par le cœur/esprit,
toute chose demeure dans l'indifférencié.
Sachant que le né et le non-né sont un,
l'éternité apparaît,
le sage accède à l'ultime
sans le secours du verbe²⁹ .*

Niutou apporte au Chan des éléments essentiels et nouveaux, l'ombre lumineuse, la frustration engendrée par la recherche de l'absolu qu'on ne peut trouver que dans l'abandon, le vagabondage détendu comme éthique, l'absence de forme du *samadhi*, la liberté du cœur/esprit, la vanité de l'effort pour discipliner la pensée qui devient encore plus capricieuse lorsqu'on s'occupe d'elle, la pensée qui mène au manque de clarté, l'inutilité de détruire les émotions, l'appui sur la non-intentionnalité, l'insoumission et l'éveil dans l'absence de la quête d'éveil.

Les percées lumineuses et fulgurantes de Niutou auront une influence profonde sur la poétique et la pensée Chan.

*Quand tranquille est le cœur,
vient la tranquillité,
convient à cœur tranquille la vie dans
les montagnes.
Les montagnes ont un surplus d'existence
tranquille,
mais gare à la montagne quand le cœur
n'est pas tranquille³⁰.*

Shuzhong Wuyun (1309-1386)

Pas de Bouddha en dehors du cœur

Huineng, le sixième patriarche, réunit les extrêmes et montre le chemin de la libération, la grande pratique :

« Notre essence est à même d’embrasser tous les phénomènes : telle est sa grandeur. La totalité des choses n’est autre que notre essence. Y voir les êtres "humains et non humains, le mal et le bien, les bonnes et les mauvaises choses sans renoncer à rien - car tout cela reste insouillable et insaisissable -, à l’image de l’espace vide, c’est ce qu’on appelle *grandeur*. C’est la mahâ-pratique. Les égarés s’y livrent en parole ; les sages l’exercent en esprit.

« Il s’en trouve cependant qui, égarés, se vident l’esprit et ne pensent plus en appelant cela *grand*. Mais il ne s’agit pas de cela non plus : l’immensité de l’esprit ne saurait s’appliquer à cette petitesse.

« Ne délirez pas ! Ceux qui ne s’exercent pas à cette pratique ne sont pas mes disciples³¹. »

Mazu (709-788) exaltera à la fois le cœur comme centre de toute chose et la réalité du monde damant le pion aux tenants de l’illusion. « Il n’est pas de Bouddha en dehors du Cœur, il n’est pas de Cœur en dehors du Bouddha. Toutes les formes que l’on voit sont des visions du Cœur. Le Cœur n’existe pas en soi, il existe à travers les formes. Mais à chaque fois

que vous parlez du Cœur, comprenez que les phénomènes et l'Absolu sont sans obstruction réciproque. Ainsi en est-il du fruit de l'éveil³². »

Le Chan de Mazu est un Chan fondé uniquement sur l'essence non duelle, il est areligieux, libre, spontané comme celui de tous les maîtres de la dynastie Tang qui n'abordent le formalisme, les règles et la discipline que pour pointer qu'ils n'ont rien à voir avec l'essence du Chan. Ce n'est que plus tard, lorsque le Chan s'organisera en vastes communautés, qu'apparaîtra le formalisme religieux, la discipline martiale, la confusion de la forme et de l'essence, tuant peu à peu l'esprit du Chan authentique.

Mazu aura cent trente-neuf disciples éveillés, ce qui est exceptionnel, chacun d'eux ouvrira un centre de dharma et propagera l'enseignement du « Cheval fou », surnom de Mazu dans la Chine entière. Il recevra le titre posthume de « Grande Majesté ». Parmi ses disciples exceptionnels, on citera Nanchuan [Nan-tch'ouan] et Bozhang Huaihai [Potchang Huai-hai] qui transmettra la lignée au grand iconoclaste Huang-po, lequel la transmettra à coup de bâtons au plus radical des maîtres, Linji, qui ira jusqu'à tourner en dérision la pratique de la méditation assise et le Bouddha lui-même :

« Adeptes, ne prenez pas le Bouddha pour un aboutissement suprême. Je le vois, moi, comme un trou de latrine, et les bodhisattvas et les arhats comme des êtres qui lient les hommes avec cangues ou chaînes. Adeptes, il n'y a pas de Bouddha qui puisse être trouvé ; et il n'est pas jusqu'aux vestiges des Trois Véhicules et des Cinq Lignées, ni à ceux de

l'Enseignement complet et subit, qui ne soient simples drogues pour le traitement temporaire de la maladie³³. »

Par sa violence, Linji voulait exalter l'homme vrai, sans artifice, et éliminer sans pitié toutes les projections, tous les rêves des disciples pour les conduire à la nudité.

C'est l'un de ses contemporains, Zhaozhou (778-997), qui commença à enseigner à quatre-vingts ans et résida au monastère de Bailin, qui allait devenir le maître emblématique de la dynastie des Tang (618-907) si riche en génies.

Zhaozhou connut l'éveil subit auprès de Nancuan, descendant de Mazu. Il demanda :

— Qu'est-ce que la Voie ?

— L'esprit ordinaire est la Voie, répliqua Nancuan.

— Est-ce que je peux me diriger vers elle ?

— La chercher, c'est s'en éloigner.

— Si je ne la cherche pas, comment puis-je la connaître ?

— La voie n'est ni du domaine de la connaissance ni de celui de l'inconnaissance. La connaître, c'est avoir un concept, ne pas la connaître, c'est être ignorant. Si tu réalises vraiment la Voie du non-doute, elle est comme le ciel, vaste et ouverte. Comment lui dire oui ou non ?

À ces mots Zhaozhou connut l'illumination. Son esprit devint limpide comme la pleine lune.

Plus tard, un moine demanda à Zhaozhou :

— Depuis la nuit des temps il a été dit que l'esprit est le Bouddha. Voulez-vous me permettre de discuter le « non-esprit » ?

— Si tu laisses l'esprit de côté, qu'y a-t-il à discuter ?

Un autre moine demanda :

— Quel est le principe ?

— Je ne me repose sur aucun principe.

— C'est profond, mais quel est le principe ?

— Le principe est en train de te répondre.

Un autre encore :

— Que se passe-t-il quand je cherche le Bouddha ?

— Quel incroyable gaspillage d'énergie !

— Et si je ne gaspille pas d'énergie ?

— Dans ce cas-là, tu es un Bouddha.

Un autre :

— Quelle est la pratique d'un membre de la sangha ?

— Abandonner la pratique.

Zhaozhou écrivit aussi quelques poèmes :

*Celui qui danse et glisse sur la grande Voie
est face à la porte du nirvâna,
simplement assis avec un esprit illimité,
le printemps qui vient est toujours le printemps.*

*Le soleil se couche. La neuvième heure du jour.
A part les déserts sauvages, qu'y a-t-il à protéger ?
La grandeur d'un moine est de couler sans
obligations particulières.*

*Un moine qui va de temple en temple possède
l'éternité.*

*Les mots qui viennent d'avant la forme ne
viennent pas de la bouche³⁴.*

Zhaozhou est vénéré dans le monde du Chan et du Zen pour avoir énoncé le *kong-an* (*kôart* en japonais) « Wu ». A la question : un chien possède-t-il l'essence de Bouddha, il répondit « Wu ». Négation des opposés, mot magique que j'ai longtemps contemplé en tournant la nuit autour de son stupa au monastère de Bailin. Portrait du maître en chien irréductible qui aboie et bloque l'esprit différenciateur.

*Le Vénérable moine est homme à l'extérieur
et ciel à l'intérieur,
Ni rigide ni changeant, il ignore les règles
et connaît une profonde quiétude.
Le cœur libre, il accompagne les nuages.
Attaché ni à la forme ni au vide, il ne
s'arrête pas aux choses en tant que telles.
Sa parole silencieuse est sans limites,
il parle sans avoir à parler. En tant que
disciple, lorsque j'entre en communion
avec son esprit la porte mystérieuse s'ouvre
en grand³⁵.*

Wang Wei

Contenir l'ordinaire et nourrir le sacré

Yuanwu (1063-1135) allait apporter au Chan une clarté subtile et, dans sa correspondance, donner à ses disciples une approche analytique de la Voie, à la fois poétique et directe :

« Ici. il n'y a pas de Chan à expliquer et pas de Voie à transmettre. Bien que cinq cents moines soient rassemblés, je ne fais qu'utiliser le piège de diamant et le fourrer d'épines. En essence, vous ne pouvez pas trouver d'où vient l'affaire fondamentale qui est inhérente à chacun. Aussitôt que vous avez l'intention délibérée de l'accepter ou de la faire vôtre, ce n'est déjà plus l'affaire fondamentale. Menez simplement la myriade des impulsions à leur fin et même les mille sages ne pourront vous suivre. A ce point, comment y aurait-il encore une forme de dépendance ? Ecartez immédiatement toute chose et entrez dans la liberté qui est de ce côté-ci. C'est pourquoi il est dit : même l'objet le plus infime est obstacle. Aussitôt que votre mental entre en mouvement, vous êtes assailli par les démons de l'illusion.

« Donner naissance aux objets mentaux ne dépend que de cela, détruire tout objet mental ne dépend également que de cela. Qu'est-ce qui doit se

manifeste et être mené à la perfection ? Les conditions causales d'excellence, les trésors des mérites et des vertus aussi nombreux que les grains de sable du Gange, les merveilleux ornements et les qualités rares qui transcendent le monde.

« Qu'est-ce qui doit être oblitéré ? L'avidité, la colère et la jalousie, les consciences émotionnelles et les attachements, les actes artificiels et les souillures, la confusion et la grossièreté, les noms et les formes, les voies d'interprétation, les vues arbitraires, la connaissance et les faux sentiments.

« Cela peut transformer toute chose, mais rien ne peut transformer cela. Bien que cela n'ait ni forme ni visage, cela contient la totalité de l'espace. Cela contient l'ordinaire et nourrit le sacré. Si vous essayez de le saisir à travers les formes, alors en essayant de le saisir, vous tomberez dans le buisson épineux des opinions et vous ne le trouverez jamais.

« Ce n'est rien d'autre que cet esprit merveilleux que les bouddhas révélèrent et que les anciens maîtres pointaient directement. Si vous le saisissez sur-le-champ, sans produire une seule pensée, et le pénétrez des cimes jusqu'aux tréfonds, tout est parfaitement accompli. En ce lieu où tout apparaît spontanément, vous n'avez besoin de produire aucun effort mental : laissez-vous librement aller avec le flux des choses, sans rien saisir ou rejeter. Ceci est le vrai sceau ésotérique³⁶. »

Enfin, le grand Xu Yun (1839-1959), «Nuage Vide», héritier du Chan de Zhaozhou, libère le chercheur avec subtilité : « Quel que soit le style, l'apparence n'est que l'extérieur de quelque chose.

Quelle que soit la détermination, la volonté d'agir en suivant une méthode de dharma n'est qu'un schéma intérieur.

Seul celui qui se libère de l'extérieur et de l'intérieur échappe aux naissances et aux morts et touche l'éternité. »

« Tu as parcouru dix mille marches à la recherche du dharma.

Tant de jours sans fin à copier les sûtras dans la bibliothèque, à copier, à copier.

La gravité des Tang et la profondeur des Sung sont un lourd bagage.

Pour toi j'ai cueilli quelques fleurs sauvages.

Leur sens est identique, mais elles sont beaucoup plus légères. »

Son héritier direct, Jing Hui, cite ce poème merveilleusement allusif de Su Dongpo :

Si c'est l'instrument qui joue,

Pourquoi ne joue-t-il pas dans son étui ?

Si la musique sort des doigts du musicien,

Pourquoi n'écoutes-tu pas les doigts ?

*Le cordon rouge des passions est infini,
comme la terre toujours sous mes pieds³⁷.*

Ikkyu

Ne trancher ni les émotions, ni les sensations, ni les passions

— *En dehors de la méditation et de la marche méditative, quelles sont les pratiques du Chan ?*

— Le retour à l'essence spatiale de l'esprit s'opère par l'abandon d'un certain nombre de stratégies spirituelles : ne s'accrocher à rien, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ne pas se fonder sur l'étude des textes, cesser d'entraver la fluidité naturelle du corps, de l'esprit et du cœur par une pensée qui ne cesse de ressasser le réel, prendre conscience d'instant en instant de notre pensée conditionnée jusqu'à la détente, cesser de restreindre l'esprit et le corps, couler authentiquement avec les choses et les êtres, retrouver une vie bouillonnante et riche par la présence à l'instant, la présence aux émotions et aux sensations, ne rien abandonner, ne rien retrancher au fonctionnement naturel de l'être, ne pas chercher à détruire les émotions, être dans la conscience de toutes les perturbations et les confusions qui bloquent la fluidité de l'être. En retrouvant l'être authentique non formaté par la pensée des autres, non formaté par le bouddhisme et le Bouddha, nous retrouvons l'authentique et cet être sans contrainte ni limite ne peut manquer de faire l'expérience de l'espace dans une silencieuse

coïncidence. C'est un travail léger et continu, gracieux et puissant qui nous fait réaliser que personne ne peut goûter à l'illumination pour nous. Et surtout, accepter notre capacité totale à atteindre l'éveil. C'est peut-être le point le plus ardu.

— *Dans le bouddhisme, on parle en général d'éteindre les passions, les sensations, les pensées. Vous semblez indiquer une voie contraire. Est-ce vraiment du bouddhisme ?*

— C'est le bouddhisme le plus authentique, le bouddhisme des patriarches du Chan. Le bouddhisme ne vous a jamais demandé de couper quoi que ce soit. Est-ce que vous supprimez l'obscurité du ciel pour mieux voir les étoiles ? L'esprit est espace illimité et dans cet espace illimité, la scission sujet-objet est abolie. À part cela, il n'y a rien de bien mystérieux dans le Chan. Les mondes flottent dans l'espace vivant. Il n'y a rien à trancher ni à abolir, car tout ce que vous tentez de rejeter, vous le potentialisez. Vous êtes une particule libre qui danse dans le cosmos, sans identité, sans particularité, sans histoire personnelle, en constante relation avec toutes les autres particules. L'idée même de trancher le corps, la sensorialité, les passions est fondée sur notre peur d'être vivant et sur notre incapacité à couler avec le monde. Le bouddhisme n'est pas un refuge contre la vie, c'est la vie même, dans toute sa diversité et toute sa richesse. La pratique culmine dans la joie. Sans joie, pas de pratique, nous sommes paralysés, conformistes, empoisonnés par l'enseignement. Huangbo, dit que les passions sont l'éveil. Il parle des auditeurs qui entendant énoncer les quatre nobles vérités se dégagent du monde des passions et de la

souffrance mais ne parviennent pas à se « cacher dans l'éveil, car, ayant aboli les passions, ils ne trouvent pas l'éveil ». C'est un texte magnifique que je vous invite à méditer³⁸, il redresse toute l'interprétation d'un bouddhisme mou, puritain et craintif. Les maîtres chan sont des dragons et des lions. Ils ne construisent pas d'abris contre la vie mais s'y immergent totalement. Mon premier maître, Kalou Rinpoché, avait coutume de dire : plus il y a de passions, plus l'éveil est vaste. Le bouddhisme a subi trop longtemps l'empreinte des puritains, il a été dénaturé de son flamboiement. On en a fait une sorte de sous-christianisme ennuyeux, frileux, formaliste et moralisateur. Comme le disait Foyan, un grand maître du xii^e siècle : « Je ne permettrai pas qu'on oppresse ce qui est libre³⁹. »

— *Quel est le rôle du boddhisattva ?*

— Le boddhisattva ne conçoit pas de différence entre lui et les autres. Voyant la nature innée de chaque être, il ne conçoit pas que les êtres puissent être sauvés, il n'a donc pas besoin d'attendre quoi que ce soit.

— *Vous avez une manière d'exposer l'enseignement qui va à l'encontre de ce que nous entendons d'habitude. Est-ce qu'on trouve trace de cette manière de voir dans les sùtras ou est-ce un apport du Chan ?*

Les maîtres chan ne citent pas souvent les sùtras, ils citent plutôt d'autres maîtres chan ; pourtant, on s'aperçoit qu'ils connaissaient les textes à fond au hasard de quelques références. Toute l'approche du Chan se trouve déjà dans les sùtras, elle est simplement exprimée avec une vivacité et une

simplicité typiquement chinoises dans le Chan. C'est du direct, sans fioritures, sans langue de bois. Ça décape, c'est juste, c'est violent et audacieux, fondé sur l'enseignement du Bouddha et de ses successeurs. Le Chan, c'est un style, et si vous voulez goûter ce style dans un sūtra, jetez-vous dans celui de Vimalakirti, une merveille iconoclaste !

« Le Réel est libre des proliférations conceptuelles, puisqu'il est ultimement vide.

Le Réel n'a pas de "mien", puisqu'il est détaché de tous les objets du "moi".

Le Réel ignore les discriminations, puisqu'il est libre des consciences.

Le Réel ne peut être comparé à rien, puisqu'il est absolu.

Le Réel n'a pas de cause, puisqu'il est inconditionné.

Le Réel évoque la nature des choses, puisqu'il imprègne toute chose.

Dans le Réel, il n'y a pas d'êtres animés, car le Réel est libre de la souillure des êtres animés.

Dans le Réel, il n'y a pas de soi, car le Réel est libre de la souillure du soi.

Dans le Réel, il n'y a pas de vie éternelle, car le Réel n'est pas sujet à la naissance et à la mort.

Dans le Réel, il n'y a pas d'individu, car l'avant est séparé de l'après.

Le Réel est à jamais paisible, puisque toutes les particularités s'y abolissent.

Le Réel est libre de caractéristiques, puisque rien ne le conditionne.

Le Réel n'a pas de nom, puisqu'il transcende le

langage.

Le Réel n'enseigne pas, puisqu'il ne se prête pas à l'analyse.

Le Réel n'a pas de forme, puisqu'il évoque l'espace vide.

Le Réel obéit à l'ainsité, puisqu'il n'obéit à rien.

Le Réel se lie en soi à la Cime du Réel puisque les extrêmes ne peuvent l'ébranler.

Le Réel est sans agitation puisqu'il ne se fonde pas sur les objets sensibles et intelligibles.

Le Réel ne va ni ne vient puisqu'il ne demeure jamais le même.

Le Réel se conforme à la vacuité, obéit au sans-caractéristiques et répond au sans-souhait.

Le Réel est libre du beau et du laid. Il n'augmente ni ne diminue. Il ne naît ni ne cesse. Il n'a pas de principe où se réabsorber. Il transcende la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et la pensée. Il n'a ni haut ni bas. Il est éternellement lui-même et immuable, indépendant de toutes les pratiques et de toutes les contemplations⁴⁰. »

*Tombez sur vos genoux, stupides, et priez !
Pourquoi ? Demain, c'est hier⁴¹.*

Ikkyu

Le vagabondage infini

Mon maître Jing Hui insiste depuis quelques années sur le « Sheng Huo Chan » ou le Chan au quotidien, un mouvement qui s'appuie sur l'évidence que le Chan doit être partie intégrale de la vie, un mouvement destiné aux laïcs qui ne veulent pas embrasser la vie monastique.

Le sixième patriarche, Huineng, affirmait déjà : « Le Chan est dans le monde. » Que la pratique déborde le cadre monastique pour toucher la société dans son entier. L'attitude non discriminatoire et iconoclaste du Chan a beaucoup facilité la communication entre les univers religieux et laïque. A lire les maîtres du Chan si vifs, si créatifs, on pourrait douter que la plupart d'entre eux aient été moines. Beaucoup d'ermites, beaucoup de solitaires, beaucoup de femmes.

« Le Chan au quotidien, cela veut dire établir une parfaite harmonie entre l'esprit, la sagesse du Chan et la vie afin d'établir dans le quotidien la transcendance du Chan, l'essence du Chan, la sensibilité artistique du Chan et l'élégance du Chan. Nous défendons le Chan au quotidien pour établir dans nos vies l'esprit vivant et dynamique du Chan. Le Chan au quotidien peut nous aider à sortir de la confusion, des problèmes psychologiques, si présents dans la vie quotidienne. De cette manière, notre vie

spirituelle deviendra plus paisible, notre vie matérielle plus harmonieuse, notre vie intérieure plus satisfaisante, notre vie émotionnelle plus limpide, nos relations humaines plus riches, notre vie sociale plus intime et nous pourrons vivre une vie de sagesse qui ait un sens. Les couleurs de la vie si diversifiées en accord avec la grande richesse et la profondeur du Chan. La vie et le Chan ou le Chan et la vie seront inséparables⁴². »

La pratique du Chan est fondée sur l'indépendance, la liberté, tant prisées par les premiers maîtres de la dynastie Tang, avant même que ne naisse la vie monastique organisée. Bien que le bouddhisme ait été introduit en Chine dès le premier siècle de notre ère et qu'il se soit rapidement développé, séduisant bon nombre de taoïstes qui menaient déjà une vie érémitique, ce n'est que peu à peu que les petites communautés d'êtres libres se sont organisées en monastères. L'habitude vagabonde, la grande originalité des maîtres, ne s'accommodait pas forcément d'une vie plus disciplinée, ou disons que les premières communautés d'êtres libres vivaient dans une harmonie qui rendait toute discipline de groupe superflue. Cette indépendance, cette qualité qui a poussé tous les grands maîtres à fustiger l'observation aveugle des formes, a donné au Chan une vivacité sans pareille. Ces maîtres voyageaient, réfutaient et se moquaient des autres maîtres, leur jouaient des tours, les provoquaient, n'avaient aucune peur de dire que sur cinquante maîtres rencontrés seuls deux ou trois valaient le détour. Rien à voir avec le politiquement correct. Un grand maître laïque

contemporain comme Nan huai-chin va même jusqu'à dire que la religion a tué l'esprit du Chan. Toujours provocantes, les interventions des maîtres insufflent à chaque génération un sang neuf dans la communauté qui unit religieux et laïcs. Nancuan, le célèbre successeur de Mazu, écrit :

« Si tu dois agir, agis. Ne suis personne ! » Et Yuanwu : « Sors de la dépendance vis-à-vis de toute chose, pure ou impure. » Un proverbe de la dynastie Tang soulignait fièrement le côté intraitable des vieux maîtres : « Nos ancêtres, où qu'ils aillent, se faisaient jeter dehors ! »

« Marche seul dans l'infini », disait Ying-an. On voit que l'indépendance était élevée à la cime des vertus que devait posséder un pratiquant du Chan. Combien de futurs maîtres se révoltaient contre leur propre maître, l'attaquaient physiquement ou verbalement, le mettant à l'épreuve continuellement. Il faut dire que ceux-ci le leur rendaient bien !

Qu'est-ce que le Chan ? C'est un état de présence à chaque seconde, en tout être, et qui peut jaillir à tout instant. C'est notre essence, la strate la plus profonde de notre être, celle qui précède tout conditionnement.

Le Chan est une expérience que personne ne peut faire à notre place. Zhaozhou se leva un jour en plein entretien et disparut quelques minutes. De retour, il dit à son disciple : « La pratique de la Voie est quelque chose que personne ne peut faire à ta place. Même une chose aussi insignifiante que de se rendre aux latrines, personne ne peut le faire à ta place. En ce qui concerne un sujet aussi important que la

pratique personnelle, il n'est pas utile d'en parler. Chacun doit la mettre en action pour lui-même. »

Le Chan est une approche qui pointe directement le cœur/esprit, s'exprime spontanément et s'ouvre sur l'éveil qui est la source de toute chose. Nous ne faisons que retourner d'où nous sommes venus. C'est une approche dynamique, sans forme ni standard, fondée sur la relation maître-disciple ou, pour être plus près de la réalité, sur leur non-relation. Chaque maître crée une approche par disciple et innove sans cesse en fonction du temps et du moment. Le principe du Chan repose sur la créativité des maîtres. Notre école pratique l'illumination silencieuse et les *kong han (kôan)*, ces questions sans réponse qui témoignent de la réalisation de notre nature fondamentale. Il y en a environ mille sept cents, mais chaque maître peut en créer à sa guise.

Le Chan est une voie qui révèle notre sagesse absolue et innée. Une voie qui nous permet de pénétrer la source profonde en cet instant même, directement. C'est une voie de reconnaissance de notre liberté innée.

Le Chan est un art de vivre, la transformation radicale de chaque geste, de chaque pensée, de chaque émotion, de chaque ressenti corporel en un mouvement relié à notre source absolue. Tout en émerge, tout y retourne dans une fluidité qui ne cesse de s'affiner. Aucune émotion, aucun ressenti, aucune activité mentale qui ne soit l'expression de notre liberté spatiale. L'adepte du Chan transforme toute chose en expression artistique où beauté et légèreté sont l'enseignement silencieux.

Le Chan est félicité, détente, présence joyeuse au

monde. Le Chan n'est pas une voie progressive mais une entrée instantanée et directe ouverte à ceux qui possèdent la vivacité nécessaire pour se passer de la voie progressive. Mais pour la plupart d'entre nous la voie est progressive avec un accès direct lorsque nous sommes prêts.

Lorsque nous ne sommes pas assis en méditation, lorsque nous ne pratiquons pas l'art du *kong han* (*kôan*), nous nous entraînons à la conscience directe des objets, des émotions et des ressentis corporels. Cette pratique merveilleuse est fondée sur le principe de l'observation silencieuse de chaque phénomène. Au début, il s'agit de contempler un objet dans une totale ouverture, sans laisser les filtres mentaux caractériser l'objet. C'est une manière de parvenir à la conscience-miroir.

Nous regardons un arbre par exemple, sans le nommer, sans le décrire et sans le comparer. Nous dirigeons toute notre attention sur cet arbre, les sens fascinés par l'expressivité de l'arbre. Nous pouvons, en plus de la perception visuelle qui va nous ouvrir aux jeux de lumière sur le feuillage, laisser les autres messages sensoriels nous pénétrer : le vent faisant frémir le feuillage, l'odeur de la résine ou des fleurs de l'arbre, le toucher de son écorce, etc. Il est important de limiter les perceptions sensorielles à ce qui émane directement de l'objet et de ne pas intégrer par exemple le bruit d'un avion qui passe dans le ciel.

Tout objet peut être contemplé. Un bol, une pierre, un fruit, le siège d'un bus, un graffiti sur un mur. Très vite cette pratique va nous ouvrir à la contemplation silencieuse des objets. Lorsque nous avons acquis l'habitude de la contemplation directe

des objets, nous appliquons la même pratique aux ressentis corporels et aux émotions, sans nommer, sans décrire, sans comparer. Chaque émergence est alors fraîche et cristalline, totale et débarrassée du voile des conditionnements. Nous touchons ainsi à l'essence de la méditation : voir le monde tel qu'il est, sans déformation conceptuelle, sans lien à l'ego qui sépare, juge, s'approprie ou rejette. Nous touchons alors une intensité de vie qui cesse d'alimenter mémoire et inconscient, chaque événement et chaque objet jaillissant de la source pure y retournent après un libre périple à travers notre corps/esprit.

C'est une pratique essentielle qui nous permet de demeurer en profond contact avec le réel et d'être dans le monde sans en être prisonnier.

*Soi et les autres, vrai et faux,
gâcher sa vie à argumenter !
Vous êtes heureux, vraiment
vous êtes heureux⁴³ .*

Ikkyu

Un art de vivre

— *Cela m'a touchée que vous évoquiez le Chan comme un art de vivre...*

— C'est une manière de vivre dans la légèreté qui vient de la réalisation que nous n'avons pas de choix réel, car nous sommes sensibles à la totalité qui de seconde en seconde modifie notre trajectoire de vie sans que nous n'ayons le moindre contrôle sur les choses. Lorsque cette perception devient réellement présente, nous éprouvons une liberté spatiale continue, car nous sommes conscient de n'être que cette particule lumineuse, sans bordure et sans centre, en communication avec tout le cosmos. C'est un jeu cosmique qui se modifie sans cesse et où le mouvement de chaque particule influence toutes les autres. C'est une sorte d'écologie absolue où la moindre chose change le monde de seconde en seconde. Lorsqu'il n'y a plus de destin personnel, de choix arbitraire, l'action est élégante, limpide et efficace.

— *Et les kong han, comment participent-ils à la pratique ?*

Le *kong han* (*kôan*) est un effaceur de dualité. D'abord il fixe l'esprit en un seul lieu. Le *kong han* est porté jour et nuit jusqu'à l'obsession. Périodiquement, le disciple fournit une réponse au

maître qui peut sentir où en est le disciple. Fondamentalement, il n'y a pas de bonne réponse. Un jour, tout l'être répond et atteste l'éveil. Un jour, un disciple donne une réponse. Le maître le traite d'idiot et lui donne la bonne réponse en répétant celle du disciple. Cela montre que ce n'est pas ce qui est dit qui est important. On peut étudier les réponses traditionnelles, les apprendre par cœur, on se fera toujours piéger par un maître. La réponse est manifestation de l'illimité.

— *Pouvez-vous me donner un kong han ?*

J'ai quelque chose ici. Si vous le regardez, c'est ici, mais si vous le cherchez, ce n'est pas ici. Qu'est-ce que c'est ?

*Quatre-vingts ans, moine aux cheveux blancs,
chaque nuit Ikkyu chante encore à haute voix
au ciel et aux nuages
car elle s'est donnée à lui librement,
ses mains, sa bouche, ses seins,
ses longues cuisses humides⁴⁴.*

Ikkyu

La non-pensée

Bodhidharma disait qu'il révélait à chaque être son esprit fondamental hors des écritures et des formes. Alors, comment pénétrer cet esprit, comment le laisser émerger et emporter tous nos conditionnements ?

Dans le Chan, nous parlons souvent de non-esprit pour définir l'esprit fondamental. Faut-il alors trancher l'activité de l'esprit ? Foyan nous dit clairement : « La seule chose essentielle dans le Chan est d'oublier les objets mentaux et d'arrêter la rumination mentale. » Plus loin, il raffine l'approche : « Trouve l'esprit non discriminatoire sans quitter l'esprit discriminatoire⁴⁵. »

Foyan établit clairement la pratique comme n'étant pas étrangère au fonctionnement normal de l'être humain, mais il en révèle la couche profonde, sous-jacente à toute manifestation. Dans ses enseignements, Foyan insiste toujours sur la normalité de l'expérience et l'absence de fuite par rapport au réel : « Le bouddhisme ne vous demande pas plus d'annihiler l'errance mentale que de supprimer le corps et l'esprit. Observez simplement l'état présent. Quelle est sa logique, quelles sont ses structures organisatrices ? Pourquoi êtes-vous dans la confusion ? C'est l'approche la plus directe⁴⁶ ! »

Le grand Zhaozhou lui-même a connu l'illumination par la réalisation de l'état naturel de l'esprit au moment où son Maître Nancuan, un disciple de Mazu, lui dit : « L'esprit normal est la Voie. »

L'objet de la pratique n'a rien d'ésotérique, il s'agit simplement d'arriver à un état spontané et naturel. Il n'y a ni mystère ni merveille dans le Chan. Nous effleurons puis atteignons soudainement une conscience dégagée des conditionnements et des liens organisationnels.

Pour ouvrir l'espace et faire fondre les barrières qui limitent notre perception absolue, nous ne tranchons pas l'émotion, les sens et l'esprit, mais nous les détachons de toute perception conditionnée, de toute limite sociale ou religieuse ; alors on découvre que « l'esprit est originellement détaché des objets », comme l'enseignait Hongzhi. « Rendez la liberté à votre esprit, ne soyez ni trop tendu ni trop relâché. Travailler de cette façon vous épargnera de perdre une énergie mentale infinie », dit Dahui. Il ajoute : « Que ton esprit soit aussi vaste que l'espace cosmique, détache-toi de la saisie conceptuelle et les idées erronées et les créations imaginaires de l'esprit seront identiques à l'espace vide. Alors cet esprit subtil et détendu sera naturellement libre où qu'il se tourne⁴⁷. »

Cette nudité qui permet à la nature originelle de surgir a toujours été l'axe essentiel des enseignements chan. Rien n'est à supprimer mais tout est à spatialiser. Nous manquons essentiellement d'espace et nous avons jusqu'alors appliqué assez de contraintes à notre système pour savoir qu'elles

apportent de plus grandes tensions encore. Il ne s'agit pas d'appliquer des expédients mais au contraire de retrouver notre propre nature vierge, spatiale et libre, bien en deçà des pratiques et des règles, des injonctions et des cadres limitatifs. Comme le disait un maître chinois, on n'atteint pas la liberté après avoir été homogénéisé.

Hanshan (1546-1623, ne pas confondre avec le poète de la dynastie Tang) était l'ami d'un autre grand maître, Zibo, de la dynastie Ming. Il a donné de l'absence de pensée une magnifique définition qui montre clairement qu'il ne s'agit pas d'atteindre un état d'esprit blanc et vide : « Le courant incessant de la pensée consciente liée à l'ego ne cesse pas assez longtemps pour que nous puissions pénétrer la vérité. Cependant, les êtres essaient toujours d'établir un barrage contre ce flot, d'utiliser la pensée pour arrêter la pensée. La pensée est comme un chat sauvage. On n'utilise pas un chat sauvage pour dompter un chat sauvage. Comment alors pénétrer l'état de non-pensée ? Par la compréhension de l'absence de substance du penseur et de la pensée elle-même. Comprendons qu'il n'y a en réalité pas la moindre petite trace de la pensée d'une pensée, pas plus qu'un penseur. Lorsque nous maintenons la conscience de cette réalité, notre présence nous libère du lien de penser à ne pas penser. La réelle nature de l'esprit et du corps est alors limpide et calme, elle n'est traversée par aucune pensée. Seul l'ego pense, seul l'ego conçoit le désir de ne plus penser. L'ego cause le problème qu'il tente de résoudre. Se vider de l'ego, c'est entendre le son silencieux, voir l'invisible, penser le sans-pensée⁴⁸. »

Sheng-yen, un maître chinois contemporain, lui aussi descendant de Xu Yun, donne une définition limpide de l'illumination silencieuse et du silence de l'esprit : « Pour comprendre le Chan de l'illumination silencieuse, il est important de comprendre que, lorsqu'il n'y a pas de pensée, Pesprit est paisible et très lumineux, très conscient. Le silence et l'illumination doivent être présents. Selon Hongzhi, lorsque rien ne se passe dans l'esprit, nous sommes conscient que rien ne traverse l'esprit. Si l'on n'est pas conscient, ce n'est que la maladie du Chan, non l'état du Chan. Alors, dans cet état, l'esprit est transparent. Dans un sens, il n'est pas exact de dire qu'il n'y a rien, car la transparence de l'esprit est présente. Mais c'est exact dans le sens où rien ne peut devenir un attachement ou une obstruction. Dans cet état, l'esprit est dépourvu de formes et de caractéristiques⁴⁹. »

Le pratiquant du Chan laisse donc sa pensée couler librement, comme un cours d'eau. Ce n'est pas plus sa pensée qu'un fleuve qu'il contemple n'est « son » fleuve. Le sixième patriarche, Huineng, dans le sūtra de l'Estrade, finit de nous libérer du désir de ne plus penser : « L'absence de pensée consiste à ne s'attacher à aucun phénomène bien qu'en les apercevant tous, à se trouver partout sans s'attacher à aucun lieu : rien d'autre que notre essence à jamais pure qui chasse les six voleurs par les six ouvertures sans échapper aux six souillures ni s'y souiller, qui est libre de venir et d'aller, autrement dit encore, le *samadhi* de *prajñā*, la libération souveraine, la pratique même de l'absence de pensée⁵⁰. »

Les six voleurs sont les consciences sensorielles

liées aux cinq sens et au sixième sens, l'esprit. Les six ouvertures les organes sensoriels et mentaux, les souillures les objets sensoriels qui pénètrent par les six portes. Le *samadhi* de *prajñā* est l'union de l'espace et de la sagesse. La sagesse est le *samadhi*, le *samadhi* est la sagesse.

Saisir ce point essentiel du Chan, c'est cesser tout effort, tout combat pour détourner, annihiler, transformer ce qui nous traverse l'esprit. C'est entrer dans un grand relâchement qui prélude au *samadhi*. Comme le disait le sixième patriarche : « Arrêter l'esprit est pathologique. »

Yuanwu écrivait dans une lettre à un disciple : « Activez l'esprit sans vous accrocher à quoi que ce soit. » Il précisait : « Aussitôt que vous sentez la moindre obstruction, la moindre stagnation, tout cela n'est que fausse imagination. Revenez à l'esprit pur et libre comme l'espace⁵¹. »

Et Yang qui résume toute l'affaire : « Le mental est la faculté, les phénomènes sont les données, tous deux sont comme des rayures sur un miroir. » Quant à Zhaozhou, comme toujours, c'est le coup d'épée : « Une bonne idée n'est jamais aussi bonne que pas d'idée du tout⁵². »

*Utilisant tout ce qui lui tombe sous la main
il efface toute impureté.
Là se met à nu, et de manière imposante,
le visage d'un vrai meneur de Zen.
Les nuages s'accumulent au mont Sud
et il pleut au mont Nord.
Une nuit des fleurs sont tombées
et le cours d'eau est parfumé⁵³.*

Ikkyu

Le droit d'être vivant

— *Alors il ne s'agit pas de faire le vide, de ne plus penser comme j'avais cru le comprendre jusqu'ici ?*

Non, c'est l'une des conceptions erronées de base qui court dans les cercles bouddhiques. Ici encore, c'est une question d'espace : que la pensée soit libre dans un vaste espace et vous serez comme le ciel dans lequel toutes les planètes peuvent tourner, toutes les collisions cosmiques peuvent avoir lieu, toute matière peut se créer et disparaître sans que le ciel ne soit modifié dans sa spatialité. Le vide d'esprit est une maladie grave. Un esprit vide est un esprit mort. S'entraîner à atteindre le vide est à la fois dangereux et improductif, car la pensée même du vide va se substituer à l'espace naturel et vous ne serez habité que par un concept. Il ne faut jamais oublier qu'il y a quelque chose d'extrêmement limpide dans le bouddhisme : une sorte de vision directe de l'être humain, de son fonctionnement, de son essence, de sa capacité à retrouver le spontané et l'espace sans s'assigner des tâches irréalisables. Nous ne faisons jamais rien d'autre que d'entrer en harmonie avec notre espace infini en laissant vivre et se manifester tout ce qui fait un être humain. L'esprit est limpide comme le ciel et ne s'accroche à aucune pensée qui

pourrait le traverser. Comme l'espace, il n'est pas concerné par les étoiles filantes ; alors, peu à peu, elles cessent de le traverser et seule demeure la conscience de la limpidité.

— *Mais alors quel est le point central de la quête, ça tourne autour de quoi ?*

— Cela tourne autour d'une seule question : ai-je le droit d'être vivant ? Tous les systèmes dualistes, les religions, bouddhisme inclus, vous répondront « non », usant de diverses argumentations. Le Chan répond « oui », car c'est un système non dualiste. Alors, comment opposer esprit et matière, corps et âme, fini et infini, réalité et illusion ? Souvenez-vous du sublime Mazu, qui, au risque de créer un schisme, car jusqu'à lui les bouddhistes étaient plutôt tenants de l'illusion de route chose, a dit : « Il n'y a nulle trace d'absolu en dehors de la réalité. » Ai-je le droit d'être vivant ? cela revient à dire : ai-je le droit d'avoir un corps ? Mazu, encore lui, poussé à l'ultime par un disciple qui lui demandait ce qu'il enseignerait à quelqu'un qui a réalisé la voie, répond : « Je lui enseignerais comment vivre la grande voie à travers le corps. »

Alors, n'en déplaie aux tenants d'un bouddhisme édulcoré et moraliste, la réponse est : oui, j'ai le droit d'être vivant. Mais, si je suis vivant, je vais être confronté au désir, aux passions, aux pulsions. Les édulcorés répondent : donc à la souffrance. Les maîtres chan répondent : place désir, passion, pulsions dans la sphère spatiale de ton essence absolue, ton essence de bouddha, et alors tout ce que tu touches est pure bouddhité. « Va avec les choses, émotionnellement spacieux⁵⁴ », dit Foyan. Tout ce

que vous rencontrez est le Chan. Aucun lieu qui ne soit le lieu de pratique idéal. Si vous avez besoin d'un environnement paisible pour être paisible, vous êtes agité. Un jour, Yunmen portait une brassée de bois. Un disciple s'approche et le questionne : « Maître, quel est le sens ultime du bouddhisme ? » Yunmen jette le bois sur le sol et dit : « La totalité du canon bouddhique n'enseigne que cela ! »

On se défait du poids des concepts, des règles, des injonctions, des théories et on trouve la joie, la jubilation, l'espace. Sans contrainte, on se laisse aller au flux de la vie en cessant de contrôler, de choisir et d'ordonner. Peu à peu on se relâche et un jour on connaît l'illumination. Ensuite, on accorde ses actes avec cette spatialité infinie, c'est le travail d'une vie. Les autres et soi-même enveloppés dans le grand manteau de l'Éveil. « Les vrais adeptes du Chan ont en eux une vie qui transcende le Chan religieux ou sectaire, leur perception est indépendante^ », dit Ying-an. Alors cette indépendance se traduit par « l'absence d'effort en toute circonstance », et par le fait que « votre action et votre tranquillité sont toujours authentiques ».

*Il n'y a ni ego ni personnalité,
qui est distant alors, qui est intime ?
Écoutez mon conseil et sortez,
de l'habileté discursive,
car cela ne peut se comparer
à la quête directe de la vérité,
La nature de la sagesse adamantine
ne contient pas la moindre poussière extérieure.
Les mots « J'entends », « Je crois » et « Je reçois »
n'ont aucun sens et sont des expédients⁵⁶.*

Pang

La pratique de l'illumination silencieuse

La tradition du Chan n'est pas tendre avec les accros de la méditation. Bien que nous considérions cette pratique comme essentielle, les maîtres classiques n'ont pas épargné les mises en garde et ont pris soin de définir ce qu'ils entendaient par méditation assise. La pratique même de la méditation assise n'a été institutionnalisée qu'à partir de la dynastie Song (960-1259).

Linji : « Si vous prenez un état de clarté immobile pour du Chan, vous prenez un esclave pour un maître⁵⁷. » Mi-an regarde de tels pratiquants avec commisération : « Ils sont assis comme s'ils étaient morts, attendant l'illumination⁵⁸ ! »

Mazu aimait bien s'adonner à la pratique de l'illumination silencieuse. Un jour qu'il était assis sous un arbre, son maître Huairang passe devant lui et lui demande :

- Pour quelle raison médites-tu ?
- Je médite pour devenir un bouddha.

Huairang s'éloigne. Le soir, comme Mazu revient à sa hutte, il voit son maître, tout rouge et essoufflé, qui frotte une tuile avec un morceau de bois.

- Que faites-vous, maître ?
- Tu vois bien, je polis une tuile.
- Dans quel but ?

— Pour en faire un miroir !

— Pardonnez-moi, maître, mais vous pourriez frotter cette tuile pendant cent ans qu'elle ne deviendrait pas un miroir.

— C'est la même chose avec la méditation !

Mazu comprit la leçon. Est-ce à dire qu'il cessa de méditer ? Non. Il entra dans le vrai royaume de la contemplation silencieuse.

Mi-an nous guide vers cette pratique : « Le raccourci du Chan est d'abandonner le présent et d'entrer directement dans l'état d'avant la naissance, d'avant la division de la totalité. Lorsque vous accomplissez cela, vous êtes comme un dragon dans l'élément liquide, comme un tigre dans les montagnes. Vous êtes très clair et calme en tout lieu, libre de donner la vie ou de tuer partout. Vous ne vous accrochez à aucune activité, vous ne vous asseyez pas dans l'inactivité⁵⁹. »

Huineng : « Dans notre école, la méditation assise ne s'établit ni sur l'esprit ni sur la pureté ni sur l'immobilité. [...] Mes bons amis, ceux qui sont dans l'illusion peuvent parvenir à l'immobilité, mais à peine ouvrent-ils leur bouche qu'ils parlent des erreurs et des réussites des autres, de leurs forces et de leurs faiblesses, du bien et du mal. Ils s'éloignent de la voie. Si vous vous accrochez à l'esprit ou à la pureté, vous obstruez la voie.

« Mes bons amis, que signifie le terme *méditation assise* ? Dans cette pratique, il n'y a ni obstacle ni obstruction : lorsque l'esprit et la pensée ne sont excités ni par les objets positifs ou négatifs, ni par les situations du monde extérieur, c'est cela qu'on appelle méditation assise. Lorsque vous voyez

intérieurement l'immutabilité de votre propre nature, c'est cela la méditation. [...] Mes bons amis, voyez pour vous-mêmes la pureté de votre nature originelle essentielle dans chaque instant de pensée, cultivez-vous vous-mêmes, pratiquez vous-mêmes, atteignez la bouddhité vous-mêmes⁶⁰. »

Pour nous la méditation est un état, ce n'est pas une pratique. C'est une fluidité, une présence à l'essence absolue de notre propre nature, une spontanéité que rien ne vient contrarier ou détruire. C'est une conscience claire de tout événement, un souffle apaisé, un accord avec le monde. Le pratiquant du Chan doit absolument croire que l'illumination existe, bien que beaucoup d'enseignants contemporains semblent chérir l'idée qu'elle n'existerait pas afin de pouvoir continuer à enseigner. Si l'illumination n'existait pas, il n'y aurait pas de Chan, il n'y aurait pas de communauté, il n'y aurait pas de maîtres, il n'y aurait pas de bouddhisme. Alors pourquoi tant de pratiquants semblent-ils manquer leur propre nature ? Mi-an, d'un œil de lynx, a pointé les déviances des adeptes : « Lorsque vous étudiez le Chan avec diligence et n'atteignez pas l'illumination, le problème peut venir d'un certain nombre de points :

- Cela peut venir du fait de s'être enlisé dans les enseignements du Chan.

- Cela peut venir de la méditation assise établie dans un royaume d'absolue merveille.

- Cela peut venir d'une vacuité sans forme.

- Cela peut venir du fait de s'accrocher mentalement au Chan ou au bouddhisme.

— Cela peut venir du fait de rejeter l'illusion pour l'illumination.

— Cela peut venir de ne pas avoir rencontré un vrai maître illuminé et d'avoir été conduit dans un nœud de complexité.

Ces problèmes ne sont pas le fait des seuls débutants. Même d'anciens maîtres chan qui avaient profondément compris l'esprit foncier, vu sa nature fondamentale, et réalisé l'état originel n'avaient pas encore saisi toute la vérité. »

Voilà de quoi s'interroger sur sa propre pratique, avoir une vision claire des obstacles afin de pénétrer au cœur de la pratique authentique. Alors nous découvrirons que « le Chan n'est pas fondé sur les prémisses qu'il y a une doctrine à transmettre. C'est simplement l'objet d'une interaction directe qui conduit à l'esprit humain, la perception de son essence et l'atteinte de l'illumination⁶¹ ».

*En ce monde,
qui comprend mon Zen ?
Même si Hiu-t'ang m'apparaissait,
Cela ne vaudrait pas un demi-sou⁶².*

Ikkyu

Le sujet connaissant est un voleur !

Un jour, le maître chan Xuansha partit se promener dans la forêt avec l'un de ses disciples.

Un tigre surgit. Le disciple crie :

— Maître, un tigre !

— C'est ton tigre, répond paisiblement Xuansha.

Un grand nombre d'anecdotes mettent en lumière la fonction du mental et les troubles qu'il nous cause en interprétant sans cesse la réalité qui ne peut être saisie dans sa nudité. C'est pourquoi la pratique de la conscience miroir est si importante : contempler sans nommer, sans décrire et sans comparer.

Une autre histoire met en lumière cette fonction opacifiante de l'esprit :

Un moine qui avait soigneusement observé les préceptes toute sa vie rentre vers sa hutte la nuit, sans lanterne, à travers la jungle, empruntant un chemin obscur. Tout à coup, son pied glisse sur un corps gluant et, comme l'endroit regorge de grenouilles, le vieux moine se couche en proie à mille tourments, certain d'avoir écrasé une grenouille. Il se lamente d'avoir rompu ses vœux et ne parvient pas à trouver le sommeil. Le matin, il descend le chemin pour retrouver la grenouille et découvrir qu'il a marché sur une aubergine pourrie. Pour la première fois, le moine a un accès direct à l'irréalité du

fonctionnement mental.

Notre incapacité à faire face directement à la vie, dans une vision nue des phénomènes, occupe la totalité de notre fonctionnement mental et donne naissance à une opacité grise qui nimbe tous les phénomènes et consume une incroyable énergie. Nous sommes fatigués d'imaginer, nous sommes fatigués de ne pouvoir communiquer directement avec la réalité sans cesse filtrée par un mental encombré et lent, hésitant et timoré, craintif et cherchant sans cesse à se rassurer, à échapper au danger d'être vivant et à la peur de la mort.

Zibo, l'ami de Hanshan, écrivit ce poème :

Combien de chants tristes ?

Combien de chants joyeux ?

*Réalisant finalement qu'il n'y a rien hors l'esprit,
toutes les situations sont notre maître.*

Zibo l'a dit clairement : « Le sujet connaissant est un voleur⁶³ ! » et Foyan : « La réalisation oblitère la séparation sujet/objet. Ce n'est pas qu'il y ait un mystérieux principe honnis cela⁶⁴. »

Le Chan ne poursuit pas le rêve de trancher le mental ou de l'annihiler, mais plus simplement de le laisser suivre son cours sans lui prêter attention, jusqu'au moment de la grande détente. Le Surangama sûtra donne à l'esprit la qualité de l'espace : « Votre esprit et votre corps, les montagnes, les rivières, tous les espaces de la terre ne sont rien d'autre que des phénomènes qui existent dans l'esprit Un, lumineux et authentique⁶¹. »

Yung Chia Hsuan Chueh (665-713) occupe une

place à part dans le Chan. Il est connu pour avoir reçu la transmission en une nuit du sixième patriarche Hui-neng. Bien que Yung Chia ait réalisé l'éveil, il voulait obtenir *Yinko*, la certification, de Huineng. Lorsqu'il vit le sixième patriarche pour la première fois, Yung Chia ne s'inclina pas et ne montra aucun signe de respect. Huineng trouva étrange qu'un moine soit si arrogant et il l'interrogea sur son manque de déférence. Yung Chia répondit :

— La vie et la mort sont plus importantes, l'impermanence est trop brève.

— Mais alors pourquoi ne pouvez-vous pas expérimenter l'absence de naissance dans la lenteur ?

— L'expérience est originellement absence de naissance et la réalisation est lenteur originelle.

— C'est exact, dit Huineng, en reconnaissant l'éveil de Yung Chia.

Le lendemain, Yung Chia quitta le monastère et ne revit jamais le sixième patriarche. Après cette rencontre, il écrivit le merveilleux « Chant de l'illumination ».

*N'as-tu pas vu l'homme oisif du Tao
qui n'a rien à apprendre et rien à faire ?*

*Qui ne citasse pas les idées fugitives et
ne cherche pas la vérité ?*

*La vraie nature de l'ignorance
est la nature de Bouddha.*

Le corps illusoire, vide, est le corps du dharma.

*Après avoir réalisé le corps du dharma, il n'y a plus
d'objet.*

La nature originelle est le Bouddha inné.

*tes cinq agrégats, le va-et-vient spatial des nuages
flottants.
tes trois poisons, l'apparence vide et la disparition de
bulles sur l'eau.*

*Lorsque tu fais l'expérience du Réel, il n'y a ni
personne, ni dharma.
En un instant le karma est détruit.
Si je mens et trompe les êtres, que ma langue soit
arrachée pour des kalpas aussi nombreux que les
grains de sable du Gange !
Soudain éveillés au Chan du Tathâgata,
les six paramitas et les myriades de moyens habiles
sont complets dans cette essence.
En rêve il y a clairement six voies d'accès pour les
êtres,
après l'illumination le grand chiliocosme est totalement
vide.*

*Il n'y a ni faute, ni mérite,
ne recherche rien dans cette nature nirvânique,
dès l'origine, un miroir poussiéreux
qui n'a jamais été nettoyé.
Aujourd'hui il faut le démonter et l'analyser.*

*Qui est sans pensées ?
Qui est sans naissances ?
Si le non-né est réel, il n'y a rien qui ne soit né.
Demande à l'automate de bois
quand il atteindra l'éveil par la pratique !*

*Abandonne les quatre éléments, ne t'accroche à rien.
Dans cette nature nirvânique, sois libre de boire et de*

manger.

Tous les phénomènes sont impermanents, tous sont vides.

Ceci est l'illumination complète du Tathâgata.

C'est le véhicule authentique.

Celui qui est en désaccord est sous l'empire des émotions.

Aller directement à la racine est le sceau du Bouddha.

Pas la peine de secouer les feuilles et de chercher les branches.

Le joyau du mani est ignoré par le monde ;

On le trouve dans le Tathâgathagarba.

Les fonctions des six sens sont à la fois vides et pleines.

Une lumière parfaite dont les formes sont sans forme.

Purifie les cinq yeux et achève les cinq pouvoirs.

On ne comprend qu'après la réalisation.

Voir les images dans un miroir n'est pas difficile.

Comment saisir le reflet de la lune sur les eaux ?

Agis toujours seul, marche seul.

Uni, l'éveillé parcourt la route du nirvâna.

Le chant est ancien, l'esprit pur, le style paisible.

Le visage serein, les os durs, il passe inaperçu.

Les moines bouddhistes se disent pauvres,

bien qu'ils n'aient rien, le Tao ne leur fait pas défaut.

On voit leur pauvreté à leur robe rapiécée, mais le trésor du Tao est en leur cœur.

Ces trésors sans prix ont des effets sans fin, il n'y a pas

*d'hésitation à aider autrui.
Les trois corps et les cinq sagesse sont complètes en
essence.
Les huit libérations et les cinq pouvoirs psychiques sont
le sceau de la terre du Cœur.
Pour les plus grands, une percée provoque tous les
accomplissements,
Pour ceux qui sont de capacités moyennes ou
inférieures, plus ils entendent, moins ils croient.
Il suffit de se défaire des vêtements sales à l'intérieur,
pas besoin de faire étalage de votre diligence.*

*Lorsque vous êtes critiqué par d'autres, laissez-les avoir
raison.
Ils se fatigueront d'essayer de brûler le ciel avec une
torche.
Lorsqu'on me vilipende, je bois de l'ambrosie, cela
s'étend dans l'espace et j'entre dans l'inconcevable.*

*Si je regarde les critiques comme des mérites, les
critiques deviendront de bons amis.
N'aie pas de haine pour ceux qui médisent à ton sujet,
c'est le meilleur moyen d'exercer le pouvoir de la
compassion.*

*Comprenant profondément les principes de base et les
enseignements,
samadhi et sagesse sont complets et limpides sans
stagner dans le vide.
Non seulement je l'accomplis dans l'instant, mais
l'essence des innombrables bouddhas n'est que cela.*

Parle sans crainte comme le lion rugit.

*Tous les animaux ; 'entendant s'enfuient apeurés.
Perdant son aplomb, l'éléphant s'enfuit au galop
alors que le dragon du ciel écoute dans une joie
tranquille.*

*Traverser rivières, océans et chaînes montagneuses,
chercher des maîtres, les interroger sur la voie pour
saisir le Chan,
depuis que j'ai compris la voie de Caoxi, je comprends
que tout cela n'est pas lié à la vie et à la mort.*

*Marcher est le Chan, s'asseoir est le Chan.
Bavard ou silencieux, tranquille ou en mouvement,
l'essence est impassible.
Demeure centré même face à une arme tranchante, sois
à l'aise même si l'on te donne du poison.
Mon maître n'a rencontré le Bouddha Dipankara
qu'après avoir patienté pendant plusieurs kalpas.*

*Ronde incessante des vies et des morts, le samsara qui
se prolonge sans fin,
Depuis /'illumination soudaine, je saisis le non-né. Je
ne suis pas concerné par la gloire ou la honte.*

*Je vis dans un ermitage isolé dans la montagne, sur un
pic élevé, sous le dense abris d'un pin,
je médite tranquille dans ma hutte à l'aise dans ce lieu
paisible.*

*Après l'éveil, pas besoin de se tendre dans l'effort, tous
les dharmas de l'activité sont variés, donner l'aumône
avec attachement procure les mérites d'une
renaissance divine,*

comme de tirer une flèche dans l'espace.

*Lorsque sa puissance diminue, la flèche retombe, créant
l'insatisfaction dans la prochaine vie. Comment cela
pourrait-il se comparer à la vraie porte du non-agir ?
Où l'on touche directement la terre du Tathâgata ?*

*Lorsque tu touches la racine, ne te préoccupe pas des
branches,*

comme un pur cristal contenant la lune précieuse.

*Puisque tu as réalisé cette perle d'abondance, ses
bénéfices pour toi et les autres seront sans fin.*

*La lune fait briller les eaux de la rivière, la brise agite
les pins,*

*que faire pendant l'une de ces longues et plaisantes
nuits ?*

*La nature de Bouddha et le joyau des préceptes sont
scellés dans la terre du cœur.*

*Brouillards, rosée et nuages roses sont maintenant mes
vêtements.*

*Le bol qui apaise les dragons et le bâton qui sépare les
tigres*

*avec ses deux anneaux de métal sonore ne sont pas une
forme extérieure de garder les préceptes
mais ils tiennent le bâton du Tathâgata et ouvrent son
chemin.*

*Sais chercher la vérité, sans rejeter l'erreur, réalise que
tous deux sont vides et sans formes.*

*Il n'y a ni forme, ni vacuité, ni absence de vacuité, c'est
la marque authentique du Tathâgata.*

*Le miroir de l'esprit reflète sans interférence.
Sa spatialité et sa clarté irradient à travers les mondes
infinis.
La variété des phénomènes se manifeste spontanément :
Pour celui qui est parfaitement illuminé il n'y a ni
intérieur ni extérieur.*

*S'attacher au vide, nier la loi de cause à effet attire
n'innombrables calamités.
Rejeter l'existence pour s'accrocher au vide est aussi
tragique.
C'est comme de se jeter dans le feu pour éviter la
noyade.*

*Si tu te détaches de l'esprit illusoire et saisis le vrai
principe,
cet esprit qui saisit et rejette devient intelligent.
Si tu ne comprends pas cela, tu t'engages dans une voie
progressive
comme on prend un voleur pour son propre fils.*

*La perte de la richesse du dharma et ;'extinction des
mérites
sont causées par la conscience mentale.
Passe la porte du Chan et comprends comment trancher
l'esprit
et passe soudainement à la vision puissante du non-né.*

*Les grands héros utilisent l'épée île la sagesse,
cette lame de prajna scintille comme du diamant.
Elle ne fait pas que détruire l'esprit des voies
extérieures,*

*mais depuis toujours elle effraie les démons
paradisiaux !*

*Fais jaillir l'éclair du dharma, frappe le tambour du
dharma*

*étends des nuages de compassion et répands
l'ambrosie !*

*Le roi des éléphants répand ses faveurs dans l'infini.
Les trois véhicules et les cinq natures sont éveillés.
L'herbe pinodhi sur les monts enneigés est pure,
je goûte souvent au beurre qu'elle produit.*

*Une nature pénètre parfaitement toutes natures,
Un dharma inclut tous les dharmas.
Une lune apparaît sur toutes les eaux,
Les lunes reflétées sur les eaux sont une.
Le corps de dharma de tous les bouddhas entre dans ma
nature,
qui est identique à celle du Tathâgata.
Un niveau inclut tous les niveaux.
Pas de forme, pas d'esprit, pas d'acte karmique.*

*Quatre-vingt mille portes sont franchies en un
claquement de doigts.
Dans un éclair, trois kalpas disparaissent.
Qu'est-ce que les nombres, les expressions et leur
négation
ont à voir avec mon éveil ?*

*C'est impérissable et ne peut être apprécié,
Sa substance est comme l'espace illimité.
Sans quitter sa demeure, c'est constamment clair,
lorsque tu le cherches, tu ne peux le trouver.*

*Tu ne peux le saisir mais tu ne peux le rejeter, tu ne
peux l'obtenir qu'en abandonnant la saisie.*

*Parlant en silence, silencieux dans le discours, la porte
du don est grande ouverte, sans obstructions. Si on
me demande quel principe de base j'interprète, je
dirai que c'est le pouvoir de la grande Sagesse.*

*Les autres ne savent pas si j'ai raison ou si j'ai tort,
même les de vas ne peuvent se figurer si je m'oppose
ou si j'acquiesce.*

*J'ai pratiqué pendant de longs kalpas, je ne vous abuse
pas comme le font certains. Brandissant la bannière
du dharma, établissant le principe unique,
Caoxi suivait clairement la voie du Bouddha.*

*Le premier à avoir transmis la lampe était
Mahakasyapa.*

*En Inde la transmission s'est étendue sur vingt-huit
générations.*

*Le dharma a coulé vers l'est et a pénétré cette terre où
Bodhidharma fut le premier patriarche.*

*Six générations transmirent la robe à travers le pays
et ceux qui plus tard atteignirent le Tao ne peuvent être
comptés.*

*La vérité ne se lève pas, le mensonge est originellement
vide.*

*Lorsque existence et extinction sont balayées, la
plénitude est vide.*

*Les vingt portes béantes enseignent le non attachement.
La nature de tous les Tathâgatas est une, leur substance*

est identique.

L'esprit est un organe des sens, les dharmas sont ses objets.

Les deux sont comme des rayures sur un miroir.

Lorsque la poussière est enlevée, la lumière commence à apparaître.

Lorsque l'esprit et les dharmas sont oubliés, c'est la nature originelle.

Oh ! Dans ce monde démoniaque, dans cet âge où meurt le dharma,

les êtres n'ont pas de chance et sont difficiles à discipliner.

Loin de l'époque des sages, les vues perverses se répandent en profondeur.

Lorsque les démons sont puissants et le dharma est faible,

les craintes et les dangers abondent.

Lorsqu'ils entendent l'enseignement de l'illumination soudaine du Tathâgata,

ils ne peuvent faire autrement que de le détruire et de briser les tuiles.

Ce qui agit dans l'esprit, ce qui reçoit rétribution, c'est le corps.

Pas la peine de blâmer autrui.

Si vous voulez échapper au karma continu, ne détruisez pas la roue du vrai dharma du Tathâgata.

Dans une forêt de santal, les autres arbres ne poussent pas.

Il vit dans les fourrés denses et luxuriants.

Il flâne seul dans la tranquillité de la forêt, tous les

*autres animaux et les oiseaux se tiennent à distance.
Une foule d'animaux suit le petit du lion qui peut mugir
à trois ans.*

*Si un renard sauvage défie le Roi du dharma, c'est
comme si un monstre ouvrait sa gueule pour cent ans.*

*Les enseignements de l'illumination soudaine ne doivent
pas être dispensés comme une faveur.*

*Tous les doutes doivent être débattus jusqu'à la clarté.
Ce n'est que moi, moine de la montagne, qui désire être
présomptueux,
mais la culture progressive peut vous faire tomber dans
le gouffre de la cessation ou de la permanence.*

*L'erreur n'est pas fausse, la vérité n'est pas vraie, la
plus petite déviation vous déporte de mille lieues. Si
la vérité est exposée, la jeune fille du dragon devient
instantanément un Bouddha.*

*Si le mensonge est exposé, le moine Suraksatra tombe
vivant dans les enfers.*

*Dès mon jeune âge, j'ai accumulé de la connaissance.
J'ai étudié les sùtras, les shastras et les commentaires,
discriminant sans répit entre les noms et les formes,
je n'ai rencontré que le trouble en comptant les grains
de sable de l'Océan.*

*J'ai été sévèrement réprimandé par le Tathâgata :
Quel avantage y a-t-il à compter les trésors des autres ?
J'ai réalisé la futilité de mes recherches.*

*Pendant un grand nombre d'années je me suis agité en
vain.*

*Avec une capacité démoniaque et une compréhension
erronée,
on ne peut pénétrer l'enseignement du Tathâgata sur
l'illumination spontanée et complète.
Les moines du petit véhicule bien que diligents oublient
l'esprit du Tao,
les pratiquants des autres voies peuvent être intelligents
mais ils manquent de sagesse.*

*L'ignorant et le fou pensent
que le poing existe indépendamment du doigt qui pointe
la lune.
Confondant le doigt et la lune, ils pratiquent
inutilement.
Ils ne font que créer d'étranges illusions dans le
royaume des objets des sens.
Le Tathâgata ne perçoit pas un seul dharma.
il possède des fonctions merveilleuses plus nombreuses
que les grains de sable du Gange.
U ne refuserait pas de faire les quatre offrandes à celui
qui pourrait accepter dix mille onces d'or. Avoir son
corps brisé et ses os réduits en cendres n'est pas
suffisant
pour s'acquitter des mots qui illuminent, transcendant
d'innombrables éons.*

*Le Roi du dharma est supérieur à tout.
La réalisation des Tathâgatas est une.
Je vous ai montré cette perle qui apporte tout.
Ceux qui le croient sont tous en accord avec le dharma.
Ils voient clairement qu'il n'y a pas d'objet,
Pas de personne, pas de Bouddha.*

Les mondes infinis dans le grand chiliocosme sont des bulles à la surface de l'Océan.

Tous les sages et les saints sont des éclairs lumineux.

Même si une roue de fer tournoie au-dessus de ta tête, le samadhi clair et limpide et la sagesse ne sont jamais perdus.

Le soleil peut devenir glacé, la lune incandescente, mais les dénions ne peuvent détruire les vrais enseignements.

Lorsqu'un éléphant avance glorieusement, comment une mante religieuse pourrait-elle lui barrer la route ?

L'éléphant ne suit pas la voie du lièvre.

Les éveillés ne sont ni limités ni restreints.

Ne juge pas l'immensité du ciel en le regardant à travers une paille.

Pour ceux qui n'ont pas encore la connaissance, en voici la clé !

*Pourquoi ce rêve illusoire est-il si beau ?
Cette folie pourquoi⁶⁶ ?*

Ikkyu

Faire face à celui qui a peur de ne pas savoir

— *Quelle est la matière la plus urgente ? Dans cette palette de moyens habiles que propose le Chan, par quoi commencer, par quoi finir, car après tout c'est peut-être la même chose ?*

— Absolument... On commence par prendre conscience que la peur est le mobile de toutes nos actions, de toutes nos inactions, de tous nos stratagèmes, de toute la dynamique rassurante de notre vie, puis à la fin la peur s'estompe et finit par disparaître.

— *Mais comment y arriver ?*

— En étant présent à chaque instant. La présence nous fait connaître la mort, et si nous connaissons la mort, comment aurions-nous peur de la vie ? Peu à peu, la présence va nous conduire à accepter chaque instant dans sa dynamique. Tout devient pratique, tout est la manifestation de la spatialité de notre propre cœur/esprit. Un disciple demande à Yunmen : « Quelle est la chose la plus urgente pour moi ? » Yunmen lui répond : « Faire face à celui qui a peur de ne pas savoir. »

— Nous avons tous la connaissance innée, l'illumination, les moyens de glisser vers le spontané et la joie.

— Cela passe par cette reconnaissance et par l'abandon de toutes les structures limitatives intérieures et extérieures. Si nous cessons de nous contraindre à la négation de ce que nous sommes, nous découvrons l'espace absolu. Cela demande de l'audace et de la persévérance, que chaque moment soit un moment où nous refusons de céder notre liberté innée contre les promesses d'un ailleurs idéal. Cela passe par le fait de cesser d'être des idéalistes et de donner à notre nature tout l'espace dont elle a besoin pour s'épanouir, en dehors de tous les systèmes qui nous rognent les ailes en nous faisant miroiter la paix. Cessons de vouloir échapper à notre condition humaine, vivons-la, pleinement. « Quelle est la voie ? » demande un disciple. Yunmen répond : « Oui ! »

Notes

1. Zen est la prononciation japonaise de Chain qui est la traduction du mot sanscrit *dhyâna*, méditation.
2. Il y a deux Hanshan célèbres, le poète « Montagne Froide » de la dynastie Tang et le maître chan Hanshan de la dynastie Ming.
3. *Zibu. the Lust Great Zen Master of China*, J.C. Cleary. Jain Publishing Company, 1989, p. 19.
4. *Ibid*, p. 109.'
5. Ikkyu. *Wild Ways*, trad, de John Stevens. White Pine Press, 2003. Trad, française de l'auteur. Ikkyu (Nuage Fou) était l'un des plus grands maîtres zen japonais du ^{xv}^e siècle, calligraphe et poète, totalement iconoclaste, il était amoureux d'une jeune geisha aveugle, Mon, pour laquelle il écrivit de merveilleux poèmes. Il se rendait à la maison de plaisir avec sa robe pourpre d'abbé pour bien marquer la non-différence entre ce lieu et son monastère, le fameux Daitoku-ji à Kyoto.
6. Seule une version anglaise complète est disponible : *Avatam-saka Sutra*, Thomas Cleary, Shambhala.
7. *Zen Essence*, Thomas Cleary, Shambhala, 2000, p. 64-65. Traduction de l'auteur.
8. Foyan, *Instant Zen*, trad, et notes de Thomas Cleary, Shambhala, 2003. trad, de l'auteur, p. 95.
9. *The Recorded Sayings of Master Joshu* (Zhaozhou en chinois), translated and introduced by James Green, Shambhala, 1998. Traduction de l'auteur.
10. *Poèmes Chan*, traduits du chinois par Jacques Pimpaneau. éditions Philippe Picquier, 2005.
11. *Ibid*. p. 19.
12. *Soûtra de la Liberté inconcevable, les enseignements de Vimalakirti*, trad. Patrick Carré, Fayard. 2000.

13. Yunmen, *op, cil.*, p. 153.
14. *Complete Enlghtenment, Chan Master Sheng-yen*, 1997, Dharma Drum Publications, p. 151. Trad, de l'auteur.
15. Shunryu Suzuki, *Esprit Zen, esprit neuf*, Seuil, 1995.
16. Yunmen, *op. cit.*, p. 163.
17. *Chan and Zen Teachings*, Lu K'uan Yii (Charles Luk), Samuel Weiser, 1993. p. 35, trad, de l'auteur.
18. *Le Sūtra de la liberté inconcevable, les enseignements de Vimalakirti*, *op. cit.*
19. Le chasse-mouches est l'insigne de l'autorité du s if ou détenteur de la lignée spirituelle.
20. T. Cleary, *Zen Essence*, *op. cit.*, p. 72.
21. *Ibid.*, p. (A).
22. Ziho, *op. cit.*, p. 101.
23. *Poèmes Chan*, *op. cit.*
24. Fovan, *Instant Zen*, *op. cit.*
25. Ikkyu, *Wild Ways*, *op. cit.*
26. Chan Master Sheng-yen. *The Poetry of Enlightenment, Poems by Ancient Chan Masters*, Dharma Drum Publications, 1987. Traduction française de l'auteur.
27. *Wild Ways*, *op. cit.*
28. Nan Huai-Chin, *The Story of Chinese Zen*, Tuttle, 1995. Traduction de l'auteur.
29. *The Poetry of Enlightenment. Poems by Ancient Chan Masters*, *op. at.*
30. *Poèmes Chan*, *op. cit.*
31. Fa-hai, *Le Soûrra de l'Estrade du Sixième Patriarche Huuei-neng*, traduit et présenté par Patrick Carré, « Point Sagesse », Seuil, 1995.
32. *Les Entretiens de Mazu, maître Chan du vuf siècle*, traduits et commentés par Catherine Despeux, Les Deux Océans, Paris, 1980.
33. *Les Entretiens de Lin-rsi*, traduits et annotés par Paul Demieville, Fayard, 1972.
34. *The Recorded Sayings of Master Joshu*, *op. cit.*
35. Wang Wei, *le plein du vide*, trad, du chinois par Cheng Wing-fun et Hervé Collet. Moundurren. 1991.

36. *Zen Letters, Teachings of Yuanwu*, translated by J.C. Cleary and Thomas Cleary. Shambhala, 1994. Traduction de l'auteur.
37. Ikkyu, *Crow with no Mouth*, version de Stefen Berg, Copper Canyon Press, 1989, p. 77.
38. *HouOng-po, Maître Tch'an du X^e siècle*, entretiens, présentation et traduction du chinois par Patrick Carré, « Points Sagesse », Seuil, 1993. p. 122.
39. *Instant Zen*, op. cit.
40. *Le Sûtra de la Liberté inconcevable*, op. cit.
41. Ikkyu, *Crow with no Mouth*, op. cit., p. 32.
42. Venerable Master Jing Hui, *The Wisdom of Chan Buddhism*, Bailin Temple, traduction de l'auteur.
43. Ikkyu, *Crow with no Mouth*, op. cit., p. 75.
44. *Ibid.*, p. 66.
45. Foyan, *Instant Zen*, op. cit.
46. *Ibid.*
47. Thomas Cleary, *Zen Essence*, op. cit.
48. Han Shan, *Autobiography*, ZBOHY website, trad, de l'auteur.
49. Sheng-yen, *In the Spirit of Chan, an Introduction to Chan Buddhism*, 2001, Dharma Drum Publications.
50. Fa-hai. *Le Soutra de T Estrade du Sixième Patriarche Hnuei-neng*. 638-713, « Point Sagesse ». Seuil, 1995.
51. T. Cleary, *Zen Essence*, op. cit. p. 32 et 39.
52. *The Recorded Sayings of Zen Master Joshu*, op. cit.
53. Ikkyu, *Nuage fou*, traduit par Maryse et Masumi Shibata, Albin Michel, 1991.
54. Foyan, *Instant Zen*, op. cit.. p. 95.
55. *Zen Essence*, op. cit., p. 65.
56. *Chan and Zen Teachings*, op. cit., p. 77.
57. *Les Entretiens de Lin-tsi*, op. cit.
58. T. Cleary, *Zen Essence*, op. cit., p. 72.
59. *Ibid.*, p. 73.
60. *The Surra of Hui-neng*, Grand Master of Zen, translated by Thomas Cleary, Shambhala, 1998, p. 35-36.
61. *Instant Zen, Walking up in the Present*, translated by Thomas Cleary, North Atlantic Books, 1994.

- 62. Tkkyu écrivit cette stance avant de mourir. Ikkyu, *Nuage Fou*, *op. cit.*
- 63. Zibo by J.C. Cleary, Jain Publishing Company, 1989. Trad, de l'auteur, p. 96.
- 64. *Instant Zen*, *op. cit.*, p. 104.
- 65. Charles Luk, *The Surangama Sutra*. Munshiram Manoharlai Publishers, 2001.
- 66. Crow with no Mouth, *op. cit.*, p. 36.